LA PAQUE D'EPHRAIM

Les Nouvelles de Taybeh – Mars-Avril 2011

Le printemps des collines

Comment les fleurs d'amandier resplendiraient-elles
dans ma langue, moi l'écho ?
Transparentes comme un rire aquatique,
elles perlent de la pudeur de la rosée
sur les branches…
Légères, telle une phrase blanche mélodieuse…
Fragiles, telle une pensée fugace
ouverte sur nos doigts
et que nous consignons pour rien…
Denses, tel un vers

que les lettres ne peuvent transcrire.
Pour décrire les fleurs d'amandier,
j'ai besoin de visites
à l'inconscient qui me guident aux noms
d'un sentiment suspendu aux arbres.
Comment s'appellent-elles ?
Quel est le nom de cette chose
dans la poétique du rien ?
Pour ressentir la légèreté des mots,
j'ai besoin de traverser la pesanteur et les mots
lorsqu'ils deviennent ombre murmurante,
que je deviens eux et que, transparents blancs,
ils deviennent moi.
Ni patrie ni exil que les mots,
mais passion du blanc
pour la description des fleurs d'amandier.
Ni neige ni coton. Qui sont-elles donc
dans leur dédain des choses et des noms ?
Si quelqu'un parvenait
à une brève description des fleurs d'amandier,
la brume se rétracterait des collines
et un peuple dirait à l'unisson :
Les voici,
les paroles de notre hymne national !

Mahmoud Darwich, « Pour décrire les fleurs d'amandiers », in *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin* (2007)

Le peuple des oliviers

Les amandiers en fleurs exhalent leur parfum, butinés des colibris, donnant a la scène un air japonais. Le printemps démarre tôt, même dans la montagne d'Éphraïm. Les premières chauves-souris sont sortis de leur claustration hivernale, les bergeries déversent leurs flots de bêtes, théories de moutons et torrents caprins qui dévalent, déboulent, s'arrêtent, repartent, traversent les routes, coupent la circulation, investissent le village avec leurs bergers désinvoltes et leurs chiens attentifs. Promenons-nous un moment dans le val des serpents, le Wadi-El-Ayat, qui démarre sous le versant méridional de Taybeh, pour descendre, si on le suit jusqu'au bout, jusqu'à Jéricho, passant d'abord sous le mont de la Quarantaine, Jabal-El-Quruntul, pour finir dans le Jourdain.

Après avoir quitté les grandes maisons « californiennes » de « New Taybeh », dressées parmi les oliveraies, continuons à descendre doucement le fond incliné du vallon, creusant la colline parallèlement à la route de Jéricho. Magnifiques olivaies aux troncs noueux et centenaires dont les frondaisons argentées rayonnent dans la lumière printanière sur les parterres de fleurs éphémères. Jonquilles, anémones, narcisses, pâquerettes, violettes, saxifrages, clochettes, pétales, pistils, corolles étoilées... Fraicheur multicolore d'une flore montagnarde et méditerranéenne.

Laissons a gauche la grotte aux loups, ou aux chacals – Magharet-Al-Wawi -, où gitait parfois une petite meute il y a quelques décennies a peine, et poursuivons le lit du torrent desséché. Car torrent il y a bien eu, la preuve en est sous nos yeux : ce cours sinueux de roches polies et de rochers roulés, cet harmonieux chaos de galets, avec des creux encore qui retiennent encore l'eau de pluie, vasques parfaites, piscines naturelles parfois améliorées de main d'homme. Ce torrent d'Éphraïm, oublié aujourd'hui, qui n'apparait que dans les vieux récits, les photographies

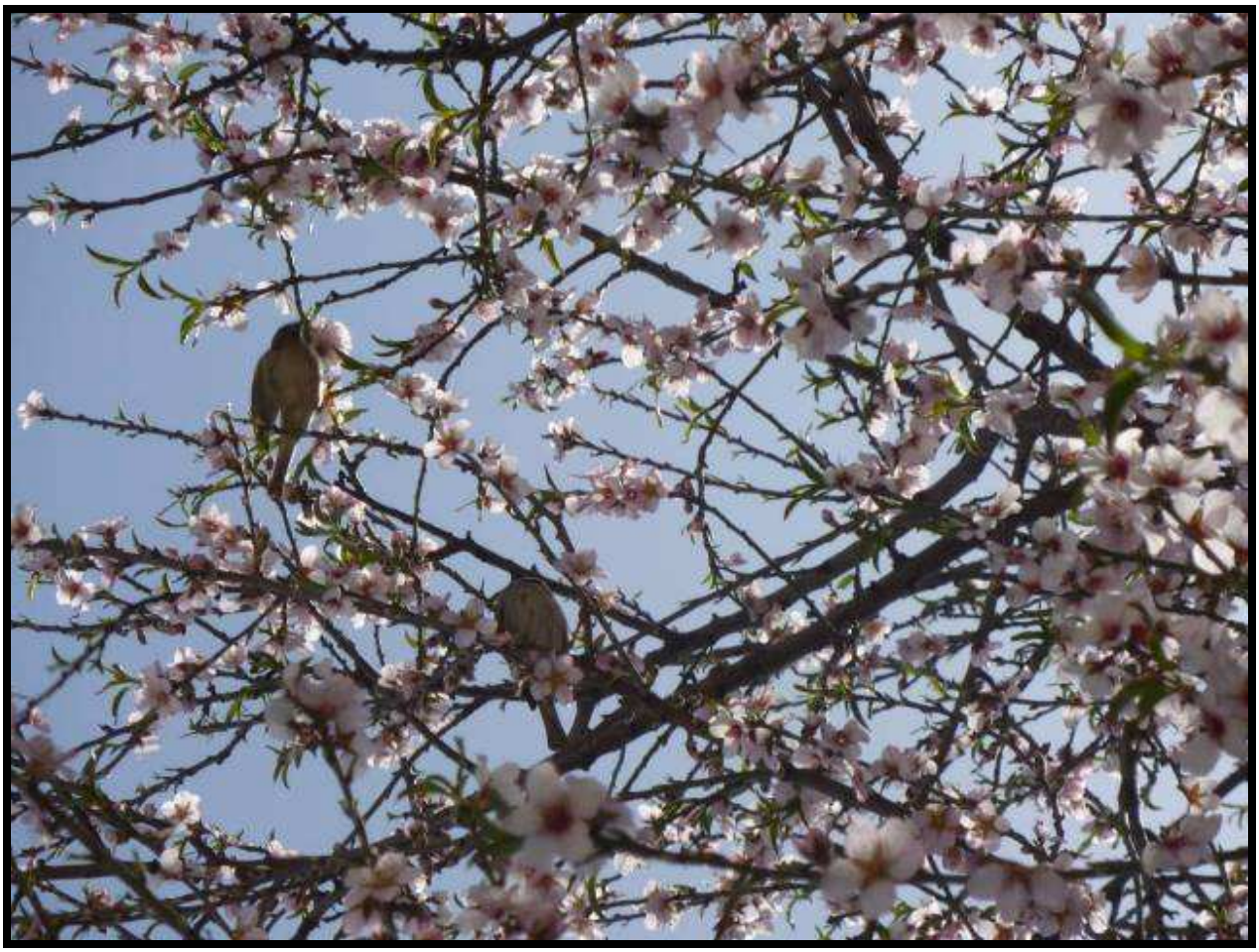
anciennes, les souvenirs des vieillards, et les visions de Maria Valtorta, la mystique italienne, le voici qui déroule a ciel ouvert son cours limpide, aérien seulement, au niveau le plus bas de la vallée. Des murets qui le longent témoignent de son aménagement, de son apprivoisement, et de son ancien rôle dans la culture locale – abreuvant vergers et troupeaux, alimentant cuves et citernes au moins une partie de l'année.

Une carcasse d'âne mort empuantit l'atmosphère, coincée entre les berges étroites du cours d'eau, comme emportée par le courant – sans doute lors des dernières pluies. Le peuple des chiens hante les collines, ils vont par clans, hordes, tribus, familles. Outre les chiens de bédouins et autres bergers, la nation canine compte aussi les chiens francs, libres dogues ensauvagés, de ceux qui n'ont jamais connu longe, laisse ni collier et qui devancent le loup de la fable dans leur défiance des hommes et de leurs chaînes – meutes hurlantes et grondantes ramassées autour d'une femelle dominante charriant une flopée de rejetons piaillant et ébouriffés, chiots qui entre crainte et attrait, remuant et tremblants, s'essaient a quelques aigus aboiements avant de filer la queue basse rejoindre leur mère qui non loin veille au grain. La troupe file aux abois a notre approche, loin des chiens attachés du village qui envient leur farouche liberté et hurlent a la lune pleine leur suppliante plainte.

La complainte du chien

Ils ont ose les scélérats m'attacher là
Sans pitié, lié court, au milieu des gravats.
A la vieille ferraille, ils m'ont serré si fort
Que sur mon jeune cou s'enfoncent sans effort
Des aiguilles de fer qui me font de vraies plaies
Sous les pluies de grêle, dans les brouillards épais.
Sous la neige parfois, je frissonne et gémis.
Sans l'ombre d'un arbre, l'été je m'assoupis
Et le soleil ardent me brûle et me dévore,
Souvent je me demande comment je vis encore.
Empêtré dans mes liens, moins libre qu'une fourmi,
Sans caresse jamais, sans une meute amie,
Je rêve que je cours en toute liberté,
Dans les collines de pierre, parmi les oliviers.
D'Abou-Souf au Khader passant par Deir-Jarir,
Jappant joyeusement, sans cesser de courir
Mon pelage de neige et les naseaux fumants,
Ivre du seul espace offert au conquérant.
Mais j'attends dans ma nuit, lové sur ma ferraille,
Oubliant mes douleurs, la faim de mes entrailles,
J'attends l'aube du jour et qu'une main amie

Sur ma chaîne se penche et me rende la vie.



Les amandiers de diverses variétés mêlent aux oliviers vénérables leurs éclatantes floraisons, rivalisant avec les belles du parterre. Des passereaux et autres menus oiseaux viennent gouter leur nectar et becqueter leurs pistils, tandis que des pigeons sauvages s'envolent des rameaux. De temps à autre une perdrix décolle telle une bartavelle de la garrigue dans un bruit d'hélicoptère. Compère Renard, le goupil, n'est jamais loin, qui surgit avec sa silhouette furtive et file en éclair roux-argent, par bonds feutrés et élégantes circonvolutions, non sans longuement s'arrêter, curieux mais prudent, a bonne distance les bipèdes étrangers.

Les olivettes continuent à border la vallée qui s'évase, s'élargit, se ramifie aussi. Nous quittons les terres de Taybeh lorsqu'à droite un val adjacent remonte vers la voisine Ramoun, Rimmon biblique, dont la grande mosquée fait étinceler au soleil son dôme doré, pointant vers le ciel du Dieu unique son unique minaret – héritage des antiques clochers. Une belle terre de muret et clôture entourée, quelques Ramounis y sont affairés, labourant ou plutôt retournant le sol avec deux araires rudimentaires attelés a de fins chevaux, l'un bais, l'autre cendré. Un brin de discussion, des invitations dans le vent, et l'on reprend le chemin.

Enfin les oliviers s'arrêtent, ne laissant que le tapis d'herbe verte et fleurie cerner les rochers usés d'intempéries. C'est le domaine des bergers, aux troupeaux mêlés de chèvres et moutons qui paissent dans les ravins. Juchés sur leur rocher, voici trois compères qui nous hèlent pour nous offrir une tasse de the.

Grimpons jusqu'à leur perchoir. Chai-Al-Nar, thé au feu de bois au parfum délicieusement fumé, versé d'une bouilloire de fer plus noire que le noir même – bouillant, sucré, de meilleur il n'en est pas. Débonnaires, édentés, un clope fiché au coin des lèvres, le hatta noué sur le crane, ils préparent leur déjeuner au sol, sur le bois qui crépite et noirci le rocher : ratatouille de tomates et poivrons, qui bouillonne sur la flamme d'enfer, assaisonnée de lait tout juste trait, galettes de pain chauffés directement sur la braise… Lancés dans de grandes discussions, ils en oublient presque le pain qui grille, tout en surveillent et interpellant leurs ouailles qui s'égaillent.

La vallée se creuse et s'élargit encore, comme un creux de vague géante bordée de tsunamis pétrifiés. Falaises, a pics, rocs où poussent quelques cactées, visités de rares bédouins et bergers, le chemin quant a lui se rétrécit, disparait, pour laisser place a la coulée chaotique du torrent, déchirée et polie a la fois. La marche se fait plus difficile, plus équilibriste, funambulesque parfois. Avant qu'elle ne nous entraine quelques milles mètres de dénivelé plus bas jusqu'aux abords de la mer Morte, nous remontons à gauche jusqu'au croisement de Carmello, avec sa tour et son fortin de béton où veillent quelques soldats israéliens. Plutôt que de revenir à Taybeh par

la route, traversons-la, retrouvons la pierraille et descendons jusqu'à la plaine de Jubbas. Les chiens veillent à écarter des campements bédouins et de leurs troupeaux les intrus qui s'approchent, et les accompagnent, grondants et menaçants, montrant les dents, dans un savant mouvement d'encerclement qui ne laisse qu'une seul voie de repli, jusqu'en dehors du territoire défendu. Heureusement le sol minéral ne manque pas de cailloux, et en brandir au bout du bras refroidit les mâtins les plus hardis – courageux, mais pas téméraires, Dieu merci.

Dame tortue, ou monsieur plutôt, promène sa carapace dans la caillasse, guère plus sociable que la gent canine – mais a la défense plus inoffensive : rentrant a peine la tête, elle ne prend même pas la peine de replier les pattes. Laissons-la vaquer a ses occupations reptiliennes et reprenons notre marche – prenant garde de ne pas tomber dans un de ces trous soudains et profonds qui parsèment la campagne, puits, silos, cuves et citernes a l'ouverture étroite, gueule béante au ras du sol, invisible jusqu'au moment où l'on met le pied dessus. Anciennes réserves camouflées, cachées, aujourd'hui vides et abandonnées, dont le goulot resserré cache d'impressionnants volumes, des profondeurs mortelles.

Cette citerne justement, est immense, insondable, se perd dans l'obscurité. Il faudrait une corde ou une échelle d'escalade, et des lampes torches pour aller l'explorer en spéléologue éclairé. A côté de l'ouverture, une pierre énorme servait de bouchon – il fallait être plusieurs pour la mouvoir. Voilà qui témoigne encore de la présence humaine la plus antique sur un territoire apparemment désert et désolé dont chaque parcelle était naguère soigneusement mise en valeur, savamment disposée, entretenue, cultivée, utilisée, soignée, aimée. Murets, terrasses, restanques, maçonneries sèches, de même que grottes, abris, bergeries, parlent de la vie rurale, des rythmes ancestraux de l'agriculture et de l'élevage dont seule la modernité a su s'affranchir – pour le meilleur et surtout pour le pire. Ici, c'est un pays de très ancienne humanité qui fut toujours, si ce n'est densément peuplé, du moins intensément habité.

Les taupinières, molles mottes de terre fraiche, plus sombre d'humidité, signalent les villes souterraines où s'active le peuple aveugle des taupes, tandis que les iules épaisses déroulent leurs noirs anneaux qui étincèlent au soleil. A droite, le Jabal-Abou-Souf dresse sa pinède sur son fier mamelon, dernier vestige des forêts qui couvraient encore la Palestine avant les fatals ravages des Turcs de Jamal Pacha, qui la déforestèrent irrémédiablement en une année fatidique, 1915, pour les besoins de la guerre et du chemin de fer. Remontons doucement vers Taybeh, passant sous le cimetière et le Khader.

Le jour de l'olive

Samedi 6 mars a lieu a Taybeh un colloque international de l'olivier, organisé par l'Olive Branch Foundation menée par Abouna Raed Abusahlia, l'association Cultiviamo la Pace menée par Pr Giovanni Gianfrate et une délégation de la Copagri menée par Francesco Marini, la confédération italienne des producteurs agricoles, en présence d'élus italiens (2 maires de communes rurales), d'officiels palestiniens (dont 5 représentants du Ministère de l'Agriculture et le président du Conseil palestinien de l'huile, Khaled Junaidi 'Abou Assam') ainsi que des industriels et de 30 agriculteurs italiens et 35 agriculteurs palestiniens de Taybeh et d'ailleurs. La première partie de la matinée a été consacrée à des conférences et débats sur la culture de l'olivier, avec notamment une intervention de Kamal Khader, ingénieur agronome, sur l'histoire et l'économie de l'olivier en Palestine et une autre de Madjid Yacine sur la taille des oliviers. Le Dr Ramzi Sansour, du Ministère de la Santé, a exposé les propriétés chimiques de l'huile

palestinienne, tandis que le Pr Walid Basha a présenté le projet de clonage des oliviers de Gethsémani. La seconde partie de la matinée est dédiée à une compétition d'huile qui portait sur 3 caractéristiques : analyse d'acidité de l'huile, la dégustation et la qualité de l'huile. Ce sont trois Taybaouis qui ont gagné, dans l'ordre : Raed Muaddi, Massoud Yunes, Anouar Naameh. Pour lots, des machines agricoles italiennes : tailleurs mécaniques notamment.

Après cette matinée, toute l'assemblée va au restaurant Taybeh Zamaan manger le traditionnel msahman, galettes de pain grillées aux oignons et au poulet. L'après-midi, tout le monde va assister ou participer au concours de taille dans les olivaies : 39 participants doivent chacun taillé deux oliviers en 90 minutes, sous la surveillance minutieuse d'un jury de 2 Palestiniens et 2 Italiens. La encore, ce sont 3 Taybaouis qui remportent les prix : Yousef Basir, Ibrahim Basir et Johnny Radi. A la fin, une attestation de participation à ce premier concours est remise à tous les participants.

Pour l'année prochaine, le projet est d'inviter 25 agriculteurs palestiniens et autant d'Italiens à tailler les 500 oliviers du domaine de Gethsémani, a hauteur de 10 oliviers chacun. Les 8 meilleurs gagnent de pouvoir tailler les 8 oliviers historiques du Jardin. L'an prochain a Jérusalem !

Carême a la tronçonneuse

Si les byzantins, melkites ou orthodoxes, ont commencé progressivement le Carême par le Dimanche du Carnaval (qui marque la cessation de la viande, selon l'étymologie carne levare, enlever la viande) le 27 février puis le Dimanche de la Tyrophagie le 6 mars (dernier jour où l'on mange des laitages), c'est le 9 mars, Mercredi des Cendres, que les catholiques latins attaquent le jeûne. Le temps est de la partie, dies irae, jour de tempête. Le matin, Messe des Cendres pour tous les élèves chrétiens de l'école latine, a 9 heures et demie. Abouna Raed démarre un sermon musclé : « Le temps du Carême n'est pas seulement pour la prière, le jeûne et l'aumône qui sont le côté extérieur, mais aussi pour le côté intérieur : la conversion et le changement du cœur, et la réconciliation avec les autres. La prière concerne notre relation avec Dieu, le jeûne la relation à nous-mêmes, et l'aumône la relation avec les autres. De même, la conversion est le retour à Dieu, le changement du cœur le retour à soi, et la réconciliation le retour aux autres. Ce sont les deux trilogies ou triduum importants du Carême et de la vie chrétienne ! Pour cela il faut se donner les moyens adéquats. Par exemple, samedi dernier, il y a eu un concours de taille des oliviers. Pour

tailler les arbres, il faut des instruments. Pour les petites branches, les rameaux, il faut seulement un sécateur (il montre un sécateur qui surgit de derrière l'ambon). Si le bois est plus gros, il faut alors une scie (il sort une scie), mais s'il faut renouveler tout l'arbre, il faut une tronçonneuse ! (et Abouna brandit la tronçonneuse !...) Notre vie spirituelle est comme un arbre et le Seigneur nous donne des moyens, des outils pour tailler notre vie : la conversion, la confession... La prière, le jeûne et l'aumône sont ces outils principaux ! Pour que l'arbre donne vraiment du fruit, il faut couper les branches sèches, mortes, l'élaguer, l'aérer, l'alléger, le tailler... » Voila comment, par une parabole moderne et un sermon illustré dont il a le génie, Abouna Raed évangélise la jeunesse, qui s'en souviendra !

Ici, nombreux sont ceux qui, de rite latin ou byzantin, suivent la discipline du Grand Carême. Le Grand Carême, c'est celui que pratiquaient nos aïeux, tout l'Occident chrétien, et que pratiquent encore les chrétiens d'Orient, catholiques ou orthodoxes. Contrairement aux habitudes modernes et occidentales, jeûne et abstinence y sont des règles claires, objectives et universelles. Le jeûne : il s'agit de ne rien avaler de minuit à midi hormis de l'eau pendant tout le carême. L'abstinence : il s'agit de la privation de toute nourriture ou boissons d'origine animale (viandes, poissons, laitages, œufs... a l'exception du miel) hormis le jour de l'Annonciation (25 mars) et le Dimanche des Rameaux ou le poisson est permis. Le Mercredi des Cendres et le Vendredi saint, on pratiquera en revanche jeune et abstinence complet - au pain et a l'eau seulement. Les dimanches de carême, on s'autorisera en mémoire de la Résurrection des douceurs respectant l'abstinence (gâteaux de carême, pains bénis...), et on pourra rompre le jeûne dès la fin de la messe. Le Mardi-Gras ou Carnaval, dernier jour ou l'on pouvait manger viandes, laitages, œufs, etc., est une tradition qui atteste de l'universalité catholique du Grand Carême dans l'Europe d'autrefois. Jeûne et abstinence une quarantaine de jours par an sont dépouillement, privation, détachement, c'est-a-dire libération des liens qui entravent le corps et l'esprit. Outre leur aspect ascétique, surnaturel, spirituel, il y a des effets diététiques, naturels, physiques et psychiques indéniables. Pour ainsi dire, il n'y a pas de meilleur régime intégral, de meilleure discipline complète pour la personne humaine envisagée dans son intégralité. On peut suivre ces règles durant les autres temps de pénitence de l'année : Avent et tous les vendredis... Avec le jeûne, les deux autres piliers du Carême sont bien sur la prière et l'aumône.

Chemin de croix, chemin de joie

Chaque paroisse, si ce n'est chaque paroissien, aussi s'apprête, dimanche après dimanche, semaine après semaine. Chaque vendredi le Chemin de Croix rassemble foule à la paroisse latine. Les orthodoxes célèbrent la Sainte Liturgie dehors, car l'église est en travaux et doit être prête, entièrement repeinte et rénovée, ses belles fresques restaurées, pour Pâques. L'école orthodoxe aussi a bénéficié de subventions extérieures : de nouveaux bâtiments sont en construction. La nature aussi se prépare à la fête, et si la campagne alentour prend une parure verte et fleurie, le village n'est pas en reste. A mesure que monte la chaleur coupée de pluies, orages et giboulées régulières qui viennent arroser la terre que l'hiver n'a guère abreuvée, les ruelles du village se remplissent de fleurs, chardons géants, énormes coquelicots, pissenlits échassiers, ombelles dorées... Les toits plats des vieilles bâtisses se couvrent de blé en herbe, d'orge sauvage et de folle avoine, les abeilles dansent leur infatigable ballet en un langage muet, les orties déploient leurs

urticant ramage, les mûriers déplient le vert tendre de leurs jeunes feuilles, les géraniums rivalisent avec la treille où la rose a la vigne s'allie, les néfliers chauffent au soleil leurs fruits encore verts tandis que les amandes fraiches accrochées par dizaines aux noueuses branches se laissent volontiers croquer par le passant.

La nuit, le village endormi est envahi de hordes de chiens qui hantent les collines a l'entour, et viennent roder dans les ruelles et les cours, disputant a la meute adverse les ordures et les restes. Grognements, grondements, aboiements, hurlements de dizaines de canidés débarqués peuplent les songes et rendent les nuits blanches, si bien que les villageois bientôt réagissent par des empoisonnements. Sinon, ce sont des ombres plus furtives mais non moins menaçantes qui investissent le village la nuit, soldats israéliens aux véhicules blindés tous feux éteints… Combats de chiens et chiens de guerre…

Le Carême, c'est un temps de retraite, et chaque classe de l'école à une journée de recollection. Mais ce sont aussi d'autres chrétiens qui viennent profiter de l'esprit d'Éphraïm pour des journées de recollection et retraite spirituelle, comme ce vendredi 18 mars, fête de saint Cyrille de Jérusalem, docteur de l'Église, qui voit Taybeh accueillir la paroisse latine de Ramallah, mais aussi l'Église melkite de Jérusalem avec son archevêque. En ce printemps l'Église de Jérusalem fête ses Patriarches, les antiques évêques de Jérusalem : en début de Carême saint Sophrone le 11 mars, qui dut faire face à la conquête musulmane, et après Pâques saint Siméon le 27 avril, deuxième évêque de Jérusalem et martyr comme son prédécesseur l'Apôtre Jacques.

Lundi 21 mars, triple fête : fête du printemps, fête des mères, mais aussi commémoration de la bataille d'Al-Karameh, la « Bataille de la Dignité » qui vit en 1968 les forces armées de la résistance palestinienne triompher d'une attaque mécanisée, supérieure en nombre et en matériel, de l'armée israélienne sur le camp de réfugiés d'Al-Karameh en Jordanie. Après la défaite arabe de 1967 et l'occupation militaire israélienne des territoires palestiniens de Cisjordanie et de Gaza, cette victoire redonnera fierté et courage aux résistants et au peuple palestiniens.

Le vendredi 25 mars, pour l'Annonciation, un bus entier de Taybaouis emmenés par Mère Alphonse, supérieure des Sœurs du Rosaire de Taybeh, va assister à la grand-messe solennelle présidée par Mgr Michel Sabbah, Patriarche Latin émérite de Jérusalem, dans la basilique de l'Annonciation a Nazareth, devant une foule immense de pèlerins de tout le pays et du monde

entier. Journée de pèlerinage pour les fidèles taybaouis qui visitent aussi dans la journée le mont Thabor et les Lieux saints du lac de Tibériade.

Temps de générosité aussi, et de découverte. Ainsi, le jeudi 14 avril, une trentaine de jeunes du catéchisme des grandes classes de l'école latine sont allés avec Sœur Victoire a Naplouse pour apporter aux Sœurs de Mère Teresa des denrées et de l'argent économisées et récoltées pendant le Carême, au profit d'un hospice de personnes âgées et handicapées physiques tenu par les Missionnaires de la Charité. Les adolescents ont pu découvrir ainsi la vie très dure des ces personnes qui sont souvent des cas très difficiles et la charité chrétienne en acte des Sœurs totalement données a leur mission auprès des malades. L'autre moitié des sommes et denrées a été donnée par les petites classes au Malja, le home des personnes âgées de Taybeh.

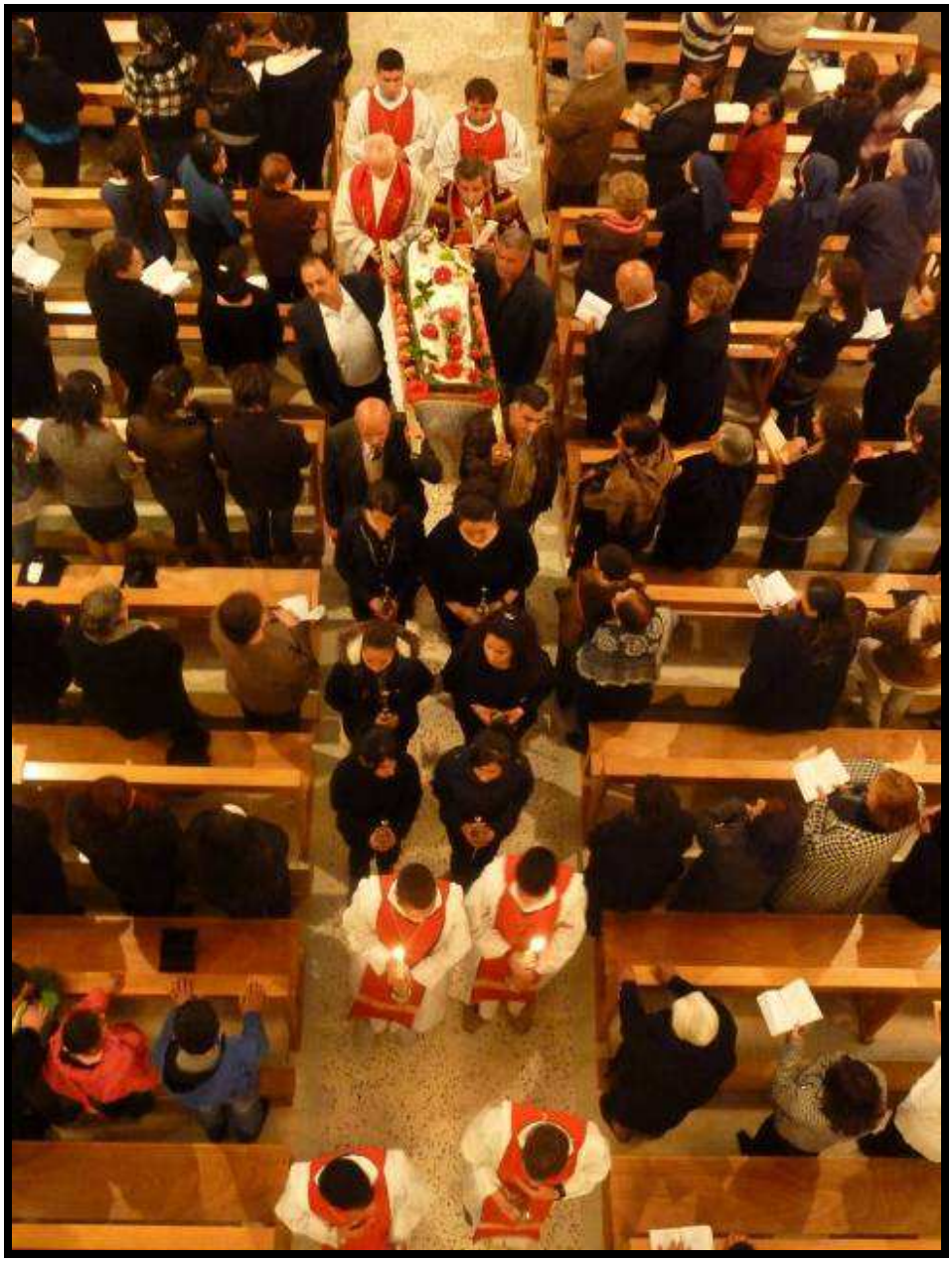
Le lundi 18 avril, Abouna Raed emmène avec Mère Alphonse ses paroissiens pour un grand chemin de croix à Jérusalem. Ceux qui ont obtenu cette année des permis israéliens pour les fêtes pascales peuvent ainsi se rendre en pieux pèlerinage aux Lieux saints : mont des Oliviers, Gethsémani, Via Dolorosa, Saint-Sépulcre… - mais nombreux sont ceux qui n'ont rien obtenu comme chaque année et doivent contempler de loin Jérusalem interdite. Voila leur très réel chemin de croix, qui leur sera aussi compté par le Bon Dieu !

Sacrée Semaine

Dimanche des Rameaux. Après la grand-messe, une procession œcuménique part de l'église melkite, scouts en tête, cornemuses au vent et tambours battants, s'arrête devant l'église latine puis devant l'église orthodoxe pour rassembler tous les fidèles. Les trois curés de Taybeh mènent ensemble la marche jusqu'au Khader où ils alternent bénédictions et prières. Puis chacun s'en retourne chez soi déjeuner en famille.

Mercredi Saint. Veille du Triduum pascal et messe des Lamentations, menées par la chorale et reprise par l'assemblée. C'est la plainte du peuple de Terre Sainte à son Seigneur et compatriote.

Jeudi Saint. A huit heures du soir, messe de la Sainte Cène, où Abouna lave les pieds de douze enfants qui représentent les Apôtres. En s'y rendant, un jeune forgeron de 22 ans succombe devant le Deir Latin à une crise cardiaque. Leçon de ténèbres. Procession du Saint-Sacrement et Adoration eucharistique toute la nuit, suivie, au petit matin, de la visite aux tombeaux et bénédiction des défunts au cimetière.



Vendredi Saint. A l'heure où meurt le Christ, enterrement dans le froid et la pluie, dans les pleurs et les gémissements, du jeune décédé de la veille, dont le portrait couvre les murs du village. Via crucis. Le soir, Office de la Passion et Funérailles du Christ, chantées par une chorale quasi céleste dirigée par Sœur Victoire. Drame sacré, divine tragédie, mise au tombeau du Christ avec qui notre espérance repose.

L'office de l'Epitaphios

Le chrétien latin qui entre dans une église byzantine le Vendredi Saint après midi est saisi d'étonnement : au lieu du dépouillement des autels, du recueillement et de la tristesse propres à la commémoration de la Mort du Christ auxquels il est habitué, il trouve un catafalque de fleurs, dont les parfums se mêlent aux effluves de l'encens abondant et de l'eau de rose dont sont aspergés les fidèles. L'explication est simple, il s'agit de l'enterrement solennel, presque triomphal de Celui qui nous a sauvés par Sa mort et, déjà, de Sa victoire sur la mort. « Par Ta mort, Tu as vaincu la Mort. » Bien sûr, on a d'abord commémoré les Heures de la Passion du Sauveur, mais il n'y a jamais eu ni tristesse ni affliction dans les célébrations, car tout est inscrit dans la joie du Salut et dans la perspective de Pâques.

Mais revenons à l'Office des funérailles : « Joseph [d'Arimathie], l'ayant réclamé à Pilate, couvrit Ton corps d'un linceul immaculé et l'embauma de précieux parfums pour le déposer dans un tombeau tout neuf, (…) Les anges dans le ciel furent frappés d'effroi lorsqu'ils virent Celui qui siège éternellement dans le sein du Père déposé mort dans le tombeau, ils firent cercle autour de Lui pour glorifier avec les morts dans les enfers leur Créateur et leur Seigneur. » (cathisme)

Il ne s'agit donc pas seulement de la Mise au tombeau mais aussi de la Descente glorieuse aux Enfers pour y délivrer nos premiers parents et tous les Justes. « Étant élevé sur le bois, Tu y as fait monter avec Toi tous les vivants. Etant descendu sous terre Tu as sauvé ceux qui y étaient prisonniers » (16ème stance)

À la fin du chant de l'Office, le moment le plus solennel est la procession des funérailles. Le « cercueil », couvert d'un voile de soie brodé de fils précieux représentant le Sauveur mort , l'épitaphion, sous une montagne de fleurs, fait trois fois le tour, intérieur ou extérieur, de l'église pour être déposé sur le catafalque devant l'iconostase. Pendant cette procession, le choeur chante non pas des lamentations mais la grande doxologie byzantine qui combine les thèmes de nos Gloria et Te Deum. À l'église grecque catholique Saint-Julien le Pauvre de Paris, l'Epitaphios est porté par des chevaliers du Saint Sépulcre.

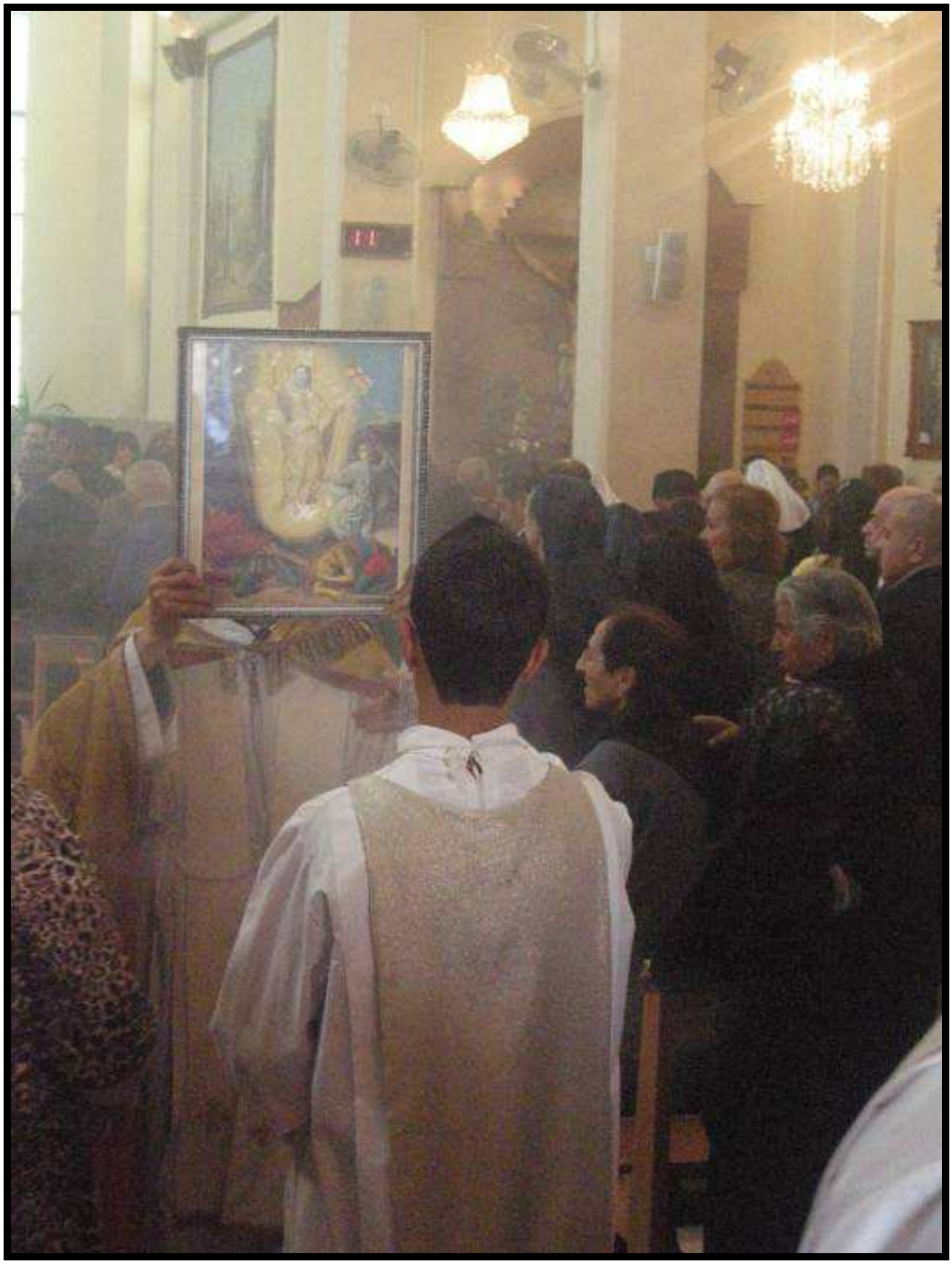
Pour comprendre cette différence de perspectives entre Orient et Occident, on peut se reporter à nos deux Credo communs : Pour célébrer le Vendredi Saint, l'Orient revit mystiquement la totalité du Mystère du Salut avec le Symbole des Apôtres : « Il a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts. » Alors que nous concentrons toute notre piété sur la Passion exprimée par ces quelques paroles du Credo de Nicée-Constantinople : « cruxifixus etiam pro nobis, sub Pontio Pilato, passus et sepultus est. »

Un chevalier du Saint Sépulcre

(*Les Nouvelles de l'Ordre* N. 72 – Mars 2011)

Samedi Saint. Samedi de Lumière. A l'entrée Nord du village, les trois curés attendent le feu sacré venu du Saint-Sépulcre, qui est ensuite apporté a chaque église, en procession, scouts au premier rang. Marche funèbre cependant, en souvenir du récent défunt.

Le soir, Veillée pascale, qui commence par la cérémonie du feu où Abouna allume le Cierge pascal, puis vigile et chant des cimes avec la chorale, exultation de l'âme, joie de la Résurrection ! Al-Masih qam ! Haqan qam ! Le Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité ! Chacun se congratule en partageant un verre et des œufs peints ou en chocolat offerts par Abouna dans son grand diwan, le salon de réception paroissial.



Dimanche de Pâques. Église pleine à craquer encore, comme tous ces derniers jours. Grand messe de Pâques, dans la pleine lumière, et congratulations autour d'agapes à nouveau. En vérité Il est ressuscité !

Saint Patron

Puisque le 23 avril tombait cette année le Samedi Saint, la fête de Saint Georges, saint patron du village, a été reportée cette année au vendredi 29 avril. Dans l'odeur fraiche des pâquerettes qui embaume l'air, alors que le blé est en épis, l'église melkite, où tous se retrouvent, est pleine comme un œuf de Pâques. La célébration de la Sainte Liturgie est présidée par Mgr Yousef Zerey, archevêque melkite de Jérusalem, d'abord accueilli par un défilé scout en fanfare, en présence d'un nombreux clergé grec-catholique, grec-orthodoxe et catholique-latin – les curés du village, bien sûr, mais aussi Mgr Michel Sabbah, Patriarche latin émérite de Jérusalem. Tout le village est là, en habits de fête. Après la belle liturgie, ce sont les félicitations, puis un grand déjeuner qui réunissent tout le monde autour de saint Georges et d'Abouna Jack, curé melkite de Taybeh,

dont on fête en même temps l'anniversaire. A cette occasion, le Dr Layla Ghanam, gouverneur de Ramallah (première femme a ce poste), lui remet pour ses vingt ans au service de Taybeh la médaille du Gouvernorat. Mabrouk, Abouna !

Ce même jour, les Adoratrices de la Divine Volonté quittent le Malja, le home Beit Afram, après un an de service a l'essai, et les Fils de Marie, une jeune communauté brésilienne, visite le village, la paroisse latine et ses œuvres – ils viendront des cet été se mettre au service de la maison d'accueil des personnes âgées. Bienvenue a Taybeh !

Le mois se termine le lendemain sous la pluie. Ce printemps pluvieux, cet hiver venu très tard mais qui s'attarde un peu sont une bénédiction pour la terre qui verdoie sous les auspices d'El-Khader le Verdoyant !

« Libérateur des captifs, providence des pauvres, médecin des malades, allié des rois, o grand et glorieux martyr Georges, prie le Christ Dieu de sauver nos âmes ! »

TAYBEH ZAMAAN !

Grace a l'aide de Kassam Muaddi d'une part, des Frères dominicains de l'École Biblique de Jérusalem d'autre part, notamment Jean-Michel de Tarragon, responsable de la photothèque, et Marc Leroy, nous avons pu disposer d'un certain nombre de témoignages et de documents anciens évoquant « Taybeh zamaan », Taybeh d'autrefois, ainsi que d'extraordinaires photographies anciennes de Taybeh, la plupart datant de la fin de la Palestine ottomane, juste avant la Première guerre mondiale. Ces photographies illustrent ces textes – et inversement !

Paradis perdu

Kharboucheh est une vieille femme du village. Dans le cadre d'une grande enquête sur la mémoire de Taybeh organisée par les jeunes de l'association culturelle Afra (qui a mis en ligne un site internet : 3afrataybeh.weebly.com ainsi qu'une télévision en ligne : worldtv.com/ty.tv), elle évoque les jours enfouis de l'ancien temps, de la Palestine d'avant 1967 et même d'avant 1948 – il n'y a pas si longtemps, et si loin cependant.

« La vie de mes jours était plus tranquille en général. Aujourd'hui il y a plus d'argent, mais nous ne sommes pas tranquilles. Avant, nous pensions à remplir la maison de grains et céréales. Du blé et de l'huile. On disait que le blé et l'huile sont le fondement de la maison. Nous dormions là où la nuit nous attrapait. Dans les champs, dans les montagnes... Notre vie était très simple. Nous nous occupions des vaches et des chèvres. Nous vendions leur lait. Nous étions habitués à passer longtemps dans les "bayader" qui sont des espaces ouverts sur la roche, dans lesquels nous mettions les grains par terre, et nous faisions passer un grand plateau en bois avec des dents métalliques, tirée par un âne ou par un cheval, pour faire sortir les grains de l'intérieur des pailles. Après plusieurs heures, nous les vannions, les séparions en utilisant le courant du vent, avec un long instrument en bois (qui ressemble à une fourche) et qui s'appelle "mizrah" et on faisait cela pendant plus d'une semaine.

Les bayader étaient sur la route de Jéricho, à la place de l'église melkite, et dans beaucoup d'autres endroits. Ici, au quartier nord il y avait des bayader au lieu de beaucoup de maisons nouvelles. Après on tamisait, on nettoyait le blé des pierres, en utilisant un instrument qui s'appelle "tcherbal", un tamis, qui est un réseau des files avec des petits espaces entre eux, soutenus sur une trame en bois, grand et rond. Une femme versait le blé depuis un bidon et une autre femme soutenait le tcherbal en bas. Les grains tombaient et les pierres restaient dans le tcherbal. Puis, on transportait le blé à dos d'ânes aux maisons. Nous le gardions dans un magasin qui s'appelle "khabieh" dont le pluriel est "khaouabi" faits avec un mélange de terre avec de l'eau et de la paille, qui s'appelle "samaka". Plus tard certains ont commencé à faire des khaouabi en béton. Les khaouabi étaient un à coté de l'autre, entre deux murs en samaka à l'intérieur de la maison. Chaque khabieh comprenait plus de 100 bidons (tanakeh).

Dans les khaouabi on gardait aussi des figues séchées (les 'quttein'). Nous passions dans les champs de figuiers trois mois, habitant dans les "mountar" et nous cueillions les figues et les faisions sécher au soleil. Nous gardions les figues dans les mountar, et quand les mountar étaient remplis, nous passions les figues au village, pour les garder dans les khaouabi.

Les mountar étaient en pierres et nous faisions le plafond en rameaux de plantes sauvages appelées "ratam". Nous allions loin dans la montagne chercher du ratam. Moi-même j'y suis allée. Mon père n'a pas eu de fils, et j'étais la plus forte. Je montais sur le dos de notre âne et je partais avec les garçons. Ils chargeaient le ratam sur le dos de l'âne et je retournais aux mountar. On partait après minuit, et quand le soleil se levait nous étions de retour en train de poser nos charges devant les mountar.

La construction des maisons était une occasion de joie. On portait de la terre avec de l'eau et de la paille, pour faire le matériel de construction qu'on appelait "samaka". Sur le plafond de la nouvelle maison on faisait un réseau avec du bois et des rameaux séchées pour soutenir la samaka. En suite, les hommes et les jeunes se mettaient en queue pour se passer les bidons de samaka l'un à l'autre, pendant que les femmes en faisaient plus. Les hommes montaient la samaka en haut de la maison pour construire la base du plafond. Après on construisait le plafond avec les pierres sur la samaka, en finalement on mettait la pierre d'angle, la clef de voute au centre. Le chef de construction s'arrêtait au dernier stade, la pierre angulaire, et annonçait la fin de l'œuvre. Alors, le propriétaire de la maison lui donnait son cadeau, généralement un robe d'homme (abaye) brodé, et donc il mettait la pierre d'angle dans son emplacement et la nouvelle maison était finalement construite.

La maison de Massoud Younes a été construite de cette façon. Avant, les gens s'entraidaient, pas comme aujourd'hui. Pour les fêtes par exemple, comme les mariages, toutes les femmes du village contribuaient au repas en apportant un peu du pain. Et la famille du marié donnait à chacune un peu de pistaches en échange. Les hommes apportaient du sucre. Les cadeaux en argent n'étaient pas pour le marié, mais seulement pour la femme.

Nous avions de très bonnes relations avec les villages voisins: Deir Jarir, Ramoun, Kafr Malek... Nous étions comme un seul. Nous nous rendions visite, et nous avions des amis dans tous ces villages. Taybeh était comme la ville pour ces villages. Les gens venaient de partout pour acheter leurs besoins. Mais aujourd'hui c'est le contraire. C'est nous qui allons vers les autres villages, nous ne servons plus à rien! Nous n'avons jamais eu de problèmes entre les villages.

Quand il y avait des fiançailles, la famille du fiancé amenait un agneau à la maison de la mariée. La mariée souvent avait honte et s'échappait. Elle ne restait pas comme aujourd'hui. On égorgeait l'agneau et on le mettait dans une grande casserole pour le cuisiner et faire du mansaf. Ils parlaient et s'amusaient jusqu'à ce que l'agneau soit cuit. Puis ils partageaient le repas et partaient. C'était ça les fiançailles. Le curé bénissait les anneaux et on donnait l'anneau de la mariée à sa famille. La dote de la mariée dans ces temps coutait 80 dinars.

La fête du mariage avait lieu dans la aliyeh (La chambre haute) Nous, les Kaouâneh, nous avons notre aliyeh qui appartenait à toutes les familles du clan des Kaouâneh. Les hommes et les femmes dansaient et chantaient jusqu'à l'aube. Les femmes amenaient du bois pour allumer la place devant l'aliyeh parce qu'il n'y avait pas d'électricité. A chaque fois que le feu allait s'éteindre elles mettaient plus de bois.

Les fiancés ne se rencontraient pas partout comme aujourd'hui. S'ils se rencontraient dans la rue, elle se cachait. Après, le mariage avait lieu le dimanche. Le vendredi était la fête de la mariée et le samedi la veille du mariage. Les femmes faisaient une "girafe" qui était une poupée, faite avec une mizrah, le même instrument avec lequel on nettoyait le blé, sur lequel les femmes accrochaient un grand plat en cuivre où elles dessinaient un visage. Après elles habillaient la poupée avec une robe et la faisait danser. Les hommes et surtout les jeunes faisaient la course au cheval pendant tout le matin dans des places ouvertes entre les maisons. Ici il y avait une place très grande au bord des maisons. Ils ne buvaient qu'un peu d'arak, et ils offraient des bonbons. Les jeunes se rencontraient aux mariages et se connaissaient pour après se marier entre ceux qui tombaient amoureux. Moi même j'étais mariée à l'âge de 16 ans. Les mariages ne coutaient rien. Avec 100 dinars on se mariait. En plus, les femmes avaient plus d'enfants, pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui elles ont peur de se fatiguer.

C'est vrai aussi que c'était moins cher d'élever un enfant. L'école était gratuite, et l'enfant rentrait de l'école et jetait son sac, puis sortait courir derrière les vaches. A l'école on était les filles et les garçons séparés. Si une fille allait chez les garçons elle était punie. En bas, a coté de l'école, il y avait une petite pièce ou l'institutrice Miriam, connue comme "Zaala", faisait des cours pour les enfants à la maternelle. Elle m'a enseigné l'anglais, et on écrivait des histoires en anglais.

L'argent était en monnaie palestinienne, et les choses étaient moins chères. Trois kilos de blé coutaient un centime et demi de dinar. Les gens parfois ne trouvaient pas le centime et demi, et on achetait les choses en utilisant le troc, l'échange des biens. Nos mères échangeaient du blé pour des figues par exemple. Elles descendaient en Jordanie pour échanger leurs biens.

Les maisons était composées d'une seule pièce où la mère et le père et les enfants vivaient tous ensemble, mélangés n'importe comment. En bas de la pièce on gardait les vaches et les chèvres. Aujourd'hui chacun veut sa propre pièce ! On vivait plus tranquilles. On ne craignait ni des crimes ni des problèmes.

La nourriture a changé aussi. On mangeait des lentilles et des tomates. On faisait du "bsiseh" avec de la farine et des huiles et on le mangeait avec des figues séchées... C'était bon!

On ne mangeait de la viande qu'une fois par mois! Aujourd'hui ils veulent manger de la viande tous les jours! C'était plus sain! Tous les sept ou huit ans un vieux mourrait. Pas comme aujourd'hui! Les vieux passaient leur temps à travailler dans les champs, et leur sueur n'arrêtait jamais de couler. C'est pour cela qu'ils étaient toujours en meilleure santé. Pas comme aujourd'hui! Ils mangent des produits chimiques même dans la viande!

Les maladies dangereuses n'étaient traitées qu'à Ramallah. A Taybeh il y avait un petit poste de santé. Un médecin qui s'appelait docteur Daoud, le père de l'actuelle femme politique Hanan Achraoui, venait deux fois par semaine pour s'en occuper et s'occuper du suivi médical de base. Mais les maladies graves n'étaient traitées qu'à Ramallah. Il y avait des médicaments mais il n'y avait pas assez de pharmacies.

Les naissances se passaient dans les maisons. Une sage-femme venait faire naitre les enfants dans les maisons. Les sages-femmes étaient certaines de Taybeh et certaines d'autres villages. Beaucoup d'enfants mourraient à cause de la rougeole, car on ne connaissait pas les moyens de faire face à cette maladie.

Lors des fêtes religieuses les gens allaient tous à l'église et priaient. Après ils se souhaitaient une bonne fête, se rendant visite dans les maisons.

Avant Abouna Silvio, il y avait un curé qui s'appelait Abouna Bishara Al-Farouaji. A Pâques, Abouna Al-Farouaji envoyait deux ou trois jeunes dans les maisons pour demander des œufs aux femmes. Chacune leur donnait ce qu'elle pouvait donner. Si elle donnait un seul œuf ils le cassaient devant la porte, car ils en voulaient plus. Moins de deux œufs ils n'acceptaient jamais. Puis ils descendaient dans la petite chapelle en bas de l'église actuelle (la chapelle de St. Charles de Foucauld), où les filles faisaient bouillir les œufs dans des feuilles de différentes couleurs. Le dimanche de Pâques Abouna Al-Farouaji donnait des œufs en couleurs à tous les enfants de la paroisse. Abouna Johny après faisait la même chose et Abouna Raed aussi, mais Abouna Farouaji n'achetait pas les œufs mais les collectait dans les maisons. Abouna Farouaji avait une radio, et les gens allaient écouter les informations et les nouvelles chez lui. Après au temps d'Abouna Silvio cela s'est arrêté. Abouna Silvio était bon, mais pas très sociable. Il ne se mêlait pas beaucoup avec les gens. Il n'était pas strict, c'est juste qu'il ne laissait pas les jeunes entrer comme ils voulaient dans le presbytère comme ils le font aujourd'hui. Il était bon et respectueux. C'est normal, il était étranger. Abouna Al-Farouaji est resté longtemps, je me souviens de lui depuis que j'étais petite. Abouna Silvio aussi est resté longtemps. Après eux deux est venu Abouna Johnny Sansour. Après Abouna Johnny est venu Abouna Boutros.

Je ne me souviens pas beaucoup du temps des Anglais. J'étais petite. Je me souviens qu'il y avait un révolté qui s'appelait Rafiq (au temps de la grande révolte arabe de 1936-1939 en Palestine). Il était un ami de Suleiman Abu Musleh, qui a appelé son fils Rafiq après. Ce révolté que je ne sais pas d'où il venait. Il se battait contre les Anglais. Les révoltés comme lui venaient se cacher dans les mountar. Nous les voyions quand nous étions dans les figuiers. Ils ne nous faisaient pas peur, au contraire ils se cachaient chez nous.

Il y avait des réfugiés chez nous. Ils sont venus après la Nakba en 1948 et d'ici ils sont partis en Jordanie plus tard. Il y avait une famille qui s'appelait la famille Al-Burji parce qu'ils venaient d'un village appelé Al-Burj. Il y avait beaucoup de réfugiés d'Al-Burj et d'autres endroits. Ils étaient musulman, mais il y avait d'autres réfugiés chrétiens qui venaient de Haïfa et Jaffa. Au début ils se sont installés dans les champs où il y avait des arbres, des cyprès qui appartenaient à la famille Aouad. Après les gens de Taybeh les ont logés dans des maisons et leur ont donné a manger. Ils étaient très pauvres. Nous avions de bonnes relations avec eux. Jusqu'à maintenant nous connaissons plusieurs d'entre leurs fils et petits-fils. En 1967 lors de la guerre ils sont partis. La majorité est allée en Jordanie.

Pendant le temps de la Jordanie, quand le roi Hussein a gouverné ici, il y a eu de la sécurité. L'armée jordanienne était installée ici. Les soldats jordaniens étaient très nombreux dans leurs quartiers. Ils recevaient beaucoup de provisions, surtout de la viande séchée. Le roi Hussein lui-même est passé par Taybeh. Les différentes familles l'ont reçu. Il n'est pas resté longtemps. Il n'est même pas entré. Il est resté dans les quartiers de l'armée et les gens sont allés le voir là-bas. Je crois qu'il n'est venu qu'une seule fois.

En 1951 le roi jordanien Abdallah fut assassiné. Il sortait de l'Esplanade (des mosquées) quand quelqu'un lui a tiré dessus. Je me souviens qu'un jeune courait dans la rue ici à Taybeh disant qu'il y avait une nouvelle très importante. Après les gens sont sortis en grand nombre dans la rue en criant, et une femme de Deir Jarir qui travaillait a Jérusalem est venu tremblant de peur disant que Jérusalem était en chaos. Pendant ce temps un homme annonçait que le roi Abdallah a été assassiné a la sortie de l'Esplanade.

A Taybeh il n'avait pas de mairie, mais un conseil de village, et il y avait un moukhtar (en arabe: l'élu), et de chaque clan des familles il y avait un moukhtar. Un des Diyuk et un des Kaouaneh. Parmi les moukhtares il y avait Elias Mikhaïl, Elias Dahdal, Nimer Massis, Ibrahim Nazzal, Fayez Maaddi, Boutros Massis et d'autres.

Quand les Israéliens sont entrés en 1967 les réfugiés sont partis en Jordanie et le reste du village est parti dans les figuiers et certains sont allés à Chilia (la colline où il y a aujourd'hui la colonie de Rimmonim). Ils sont resté une nuit et après on a commencé à revenir. Les Israéliens n'ont fait de mal à personne, mais il fallait lever un drapeau blanc. Les Jordaniens sont partis avant l'arrivée des Israéliens, et ils ont laissé les quartiers pleins de nourritures. Pendant les jours entre le départ des Jordaniens et l'arrivée des Israéliens les gens de Taybeh ont vidé les quartiers des Jordaniens - complètement. Ils n'ont rien laissé aux Israéliens.

Après l'occupation plusieurs jeunes ont rejoint la résistance. Comme Rafiq, celui qui se battait contre les Anglais, plusieurs se sont levés pour résister aux Israéliens. Ils se cachaient dans les grottes et les Israéliens les cherchaient partout. Un d'eux était Salim Rezeq, frère d'Abouna Youssef Rezeq qui est de Taybeh. Il est mort en préparant une bombe à Jérusalem. Férial Samaan était dans son même groupe et elle est tombée prisonnière. Une fois, Salim a rassemblé un grand nombre des gens du village dans les bayader devant l'église d'Al-Khader, pour couvrir la fuite d'un groupe de résistants.

L'église d'Al-Khader est l'endroit du Khader Mar Jeries (Saint Georges). C'est notre saint patron. Et c'est pour cela que les gens vont faire des sacrifices dans cette église. On commémore le sacrifice d'Abraham qui a égorgé un agneau au lieu de son fils. On le fait pour accomplir les promesses a Dieu, surtout après qu'une demande a été écoutée et répondue. Par exemple si mon fils part à l'étranger et qu'après il revient sain et sauf, je vais faire un sacrifice. Si quelqu'un gagne un nouveau moyen de vivre, il le fait pour le bénir. Une nouvelle voiture doit être bénie par un sacrifice, et aussi une nouvelle maison. On marque les mains sur les portes d'Al-Khader, pour que la Vierge Marie intercède pour nous et fasse accepter le sacrifice auprès de Dieu. Le sang est un symbole du sacrifice, et alors on montre la volonté de sacrifier en marquant les mains avec le sang sur les murs et portes. L'église d'Al-Khader appartient à tous, catholiques et orthodoxes. Elle n'est pas à une communauté toute seule sans les autres.

Pour les nouvelles maisons il y a aussi des rites que les gens font pour que Dieu bénisse leur maison. Ils mettent une monnaie en argent en dessous du seuil de l'entrée, pour que leur maison soit toujours lumineuse comme l'argent brille. Ils versent du café pour que le café dans cette maison n'arrête jamais de bouillir et d'être servi, en indiquant la prospérité.

Ce que je souhaite aujourd'hui c'est que la tranquillité et la joie d'avant reviennent. Même si c'est avec la pauvreté, ce n'est pas grave! Ce qui est important c'est que les gens s'aiment et s'entraident, sans problèmes.

Ce que recommande aux jeunes aujourd'hui c'est de veiller sur leur futur, protéger le village et l'aimer, et ne pas le vendre! Ceux qui reviennent d'Amérique ne sont pas intéressés par le village et ils vendent leurs terres, mais il ne faut pas que les gens de Taybeh le fassent: C'est pour cela que je dis aux jeunes de Taybeh: Aimez votre village! Protégez-le! Ne le vendez pas! »

Propos recueillis et traduits par Kassam Muaddi

A Taybeh avec le baron Haussmann (1869)

Le baron Haussmann de Wandelbourg accompagne son ami Mgr Joseph Valerga, premier Patriarche latin de Jérusalem, dans la tournée épiscopale de son immense et sauvage diocèse de Terre Sainte. Nous sommes en 1868, la caravane entreprend à cheval cette véritable expédition. C'est au terme d'une ultime visite pastorale de ce type que Mgr Valerga mourra d'épuisement en 1872 – à 59 ans. Lors de son voyage de retour, en janvier 1869, le baron Haussmann, accompagné de D. Bost, prêtre du Patriarcat latin, traverse depuis Jérusalem la Samarie puis la Galilée : ils visitent bien sûr la mission latine de Taybeh.

« Nous primes la direction du nord-est, et, après une heure et demie de marche dans un désert hérissé de rochers gigantesques, l'ascension d'une montagne escarpée nous amena dans le village sauvage et pittoresque de Tayebeh. C'est une ancienne ville de Benjamin nommée tour à tour dans la Bible Ophra, Ephra, Ephron, ou Éphrem, nom qui, en hébreu, est synonyme de l'arabe Tayebeh, et signifie « bon », « agréable . » Abia le reprit sur Jéroboam en même temps que Bethel, et, dans la guerre des Juifs, Vespasien s'empara de toutes deux et y mit garnison. Lorsqu'après la

résurrection de Lazare, les pharisiens, dans le conseil présidé par Caïphe, eurent résolu de tuer le Sauveur, c'est ici, à Éphrem, ville voisine du désert, comme le dit l'Évangile, que Jésus se retira avec les apôtres, et il n'en revint que pour le festin de Béthanie, qui eut lieu la veille du jour des Rameaux (Jos., XVIII ; I Reg., XIII ; II Par., XIII ; Joan., XI). Nous descendîmes à la mission que Mgr Valerga y a fondée, avec une petite église attenante, pour 130 catholiques isoles au milieu des schismatiques grecs, et nous y dinâmes avec le curé, D. Antonio Dikka, prêtre arabe.

Rien de plus grandiose et saisissant que la situation de Tayebeh, sur le versant d'une haute montagne qui domine une immense étendue de pays : la vue est surtout magnifique du côté de l'est, où les déserts les plus sauvages touchent immédiatement au village. Des fenêtres mêmes de la mission, le regard plonge sur la mer Morte, dont on aperçoit l'extrémité septentrionale avec sa nappe bleue sombre, ainsi que sur la plaine du Jourdain ; au-delà du fleuve, la vue s'étend sur les chaînes des monts de Galaad, d'Ammon et de Moab ; on suit de l'œil les noires déchirures et les affreux précipices des ravins hérissés de rochers à pic qui convergent de Tayebeh vers la mer Morte ; l'un de ces ravins est l'Oued-Nouaimeh ou vallée d'Achor, dans laquelle Achan fut lapidé et où deux ours déchirèrent les enfants qui raillaient Élisée montant à Bethel. Dans le village et à l'entour, on trouve une quantité de cavernes naturelles si profondes, que les Arabes n'osent s'y aventurer et n'en parlent qu'avec effroi : ils prétendent même en entendre sortir des bruits étranges et mystérieux ; D. Gatti lui-même, qui avait été curé de Tayebeh, nous attesta avoir entendu, une fois qu'il était assis près de l'une d'elles, un bruit semblable à celui d'une pierre qu'on lancerait au fond de la caverne, et que les Arabes à qui il en avait parlé lui avaient dit que ce bruit s'y entendait toujours. Une de ces grottes porte le nom d'Elie, et est vénérée des chrétiens et des musulmans comme ayant servi d'abri à ce prophète quand il allait à Jéricho. Au point culminant de la montagne, se voient les ruines d'une forteresse couronnée d'une tour, et dont les assises inferieures, faites de gros blocs en bossage, sont des matériaux antiques, restes d'une forteresse plus ancienne. Du haut de ces ruines, le regard s'étend à perte de vue, non-seulement sur les déserts situés à l'orient, mais encore sur la région des monts d'Éphraïm. L'église grecque schismatique de Saint-Georges a été bâtie en partie avec des matériaux antiques trouvés sur le sol. » (A. H. de Wandelbourg, *Études et souvenirs sur l'Orient et ses missions : Palestine, Syrie et Arabie visitées avec Monseigneur Valerga*, Volumes 1 à 2, Berche et Tralin, 1883. Chapitre XXI. Montagnes d'Éphraïm. – pp. 101-102)

Taybeh par Victor Guérin (1863 & 1874)

En 1863, le géographe français Victor Guérin, parcourant le pays à cheval, passe par Taybeh qu'il décrit ainsi :

« Sur le point culminant de la montagne, on observe les restes d'une belle forteresse, construite en magnifiques blocs, la plupart taillés en bossage. Ce qui en subsiste encore est actuellement divisé en plusieurs habitations particulières. Au centre s'élève une petite tour, qui semble accuser un travail musulman, mais qui a été bâtie avec des matériaux antiques. Cette forteresse était elle-même environnée d'une enceinte beaucoup plus étendue, dont une partie est encore debout. Du côté du nord et du côté de l'ouest, celle-ci est presque intacte sur une longueur d'une soixantaine de pas. Très épaisse, et construite en talus incliné et non points par ressauts successifs en retraite les un sur les autres, elle est moins bien bâtie que la forteresse antique, a laquelle elle semble avoir été ajoutée a une époque postérieure. L'appareil des blocs qui la composent est assez considérable, mais peu régulier ; les angles seuls offrent des pierres bien équarries ou relevées en bossage.

Au-dessous de la forteresse, le village couvre les pentes de la montagne, presque toutes les maisons sont intérieurement voutées ; quelques-unes paraissent très anciennes. On rencontre en beaucoup d'endroits des citernes et des silos, creusés dans le roc vif, qui datent très certainement de l'antiquité, et prouvent, avec les débris de la citadelle, l'importance primitive de cette localité.

Thayebeh, bien que réduite maintenant a l'état de simple village, où beaucoup de maisons sont en ruine, renferme encore huit cent âmes. La population, sauf une soixantaine de catholiques, est tout entière grecque schismatique. L'église grecque a été construite en partie, principalement dans ses assises inferieures, avec des matériaux antiques, parmi lesquels se trouvent plusieurs fragments de colonnes encastrés dans la bâtisse. Elle n'offre, du reste, rien qui mérite d'être signalé. Les soixante catholiques dont j'ai parlé forment, depuis quelques années, une petite paroisse, que Mgr Valerga a fondée par la création d'une mission latine en cet endroit. Le prêtre qui la dirige est un ecclésiastique français, M. l'abbé Courtais. Son presbytère renferme en même temps une école et une chapelle provisoire, qui va bientôt être remplacée par une petite église.

La montagne de Thayebeh domine au loin tous les environs. De son sommet (869 m.) on jouit d'un coup d'œil très vaste et singulièrement imposant. Le regard plonge, a l'est, dans la profonde vallée du Jourdain, et, au-delà de ce fleuve, il découvre les chaînes de l'antique pays de Gilea'd et d'Ammon. Il embrasse ainsi une partie du bassin septentrional de la mer Morte et des montagnes de Moab. A l'ouest, au nord et au sud, l'horizon, quoique moins grandiose, est encore très remarquable.

Au bas du village, vers l'est-sud-est, à la distance de quelques minutes seulement, s'élèvent, sur un monticule, les restes d'une petite église, consacrée à saint Georges et appelée pour cela *Knisch Mar Djiris*. Elle n'avait qu'une seule nef, terminée à l'orient par une abside ; d'origine byzantine, sans doute, elle a subi des remaniements très-grossiers, les pierres ayant été, sur plusieurs points, replacées à la hâte les unes au-dessus des autres, sans ciment. La porte d'entrée vers l'ouest est basse et étroite ; un beau bloc antique sert de linteau. Cette église est entourée d'une enceinte construite avec des pierres d'un appareil considérable. Six fûts de colonnes sont engagés transversalement dans l'épaisseur de l'une des faces de cette enceinte, qui a dû être bâtie dans un but de défense, à une époque que je ne puis préciser.

En continuant à descendre dans la direction du sud, on rencontre plusieurs citernes et silos creusés dans le roc, et aussi une caverne célèbre, vénérée à la fois par les chrétiens et par les musulmans sous le nom de *Merharet Mar Elias* (caverne de Saint-Élie). D'après une tradition conservée dans le pays, ce prophète y aurait cherché un refuge en se rendant à Jéricho. »

(Victor Guérin, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, Judée, Tome Troisième, Paris, Imprimerie Impériale, 1869 – Chapitre Soixantième, pp. 45-47)

Don Courtais meurt d'épuisement en 1866, et est remplacé jusqu'en 1869 par le jeune prêtre Anton Dikha, premier ordonné du Patriarcat en 1856 sur la Calvaire. De 1869 à 1876, c'est le père Angelo Chiariglione qui lui succède, et accueille un nouveau passage de l'explorateur français Victor Guérin en 1874. Nouvel état des lieux, dix ans plus tard :

« Thayebeh, en arabe *Tayyibah*, est très-probablement, comme je l'ai déjà dit en le décrivant, l'antique 'Ophrah, en grec *Ephratha*, *Aphra*, *Ephraim*, *Ephron*, en latin *Ophera*, *Ophra*, *Aphra*, *Ephrem*, *Ephraim*, *Ephrain* et *Ephron*, diverses formes du même nom dont la signification se retrouve dans la dénomination arabe de *Thayebeh* (la bonne, l'agréable) qui semble la traduction du nom antique.

Depuis mon dernier passage dans ce village en 1863, la population catholique, qui était alors de 60 individus, a augmenté : elle se monte aujourd'hui à 128. Ils sont sous la juridiction d'un cheikh particulier, dont le fils, âgé de vingt ans, cumule les fonctions de maître d'école, de chantre, de sacristain et d'organiste. Le curé est un jeune prêtre italien, des environs de Turin, qui déploie beaucoup de zèle pour développer cette paroisse naissante. Musicien lui-même, il a appris au maître à jouer quelques airs sur un petit orgue portatif. L'église, commencée en 1863, n'est pas encore terminée, faute de fonds pour en achever la construction, et l'office se fait dans la salle qui sert d'école. J'assiste le soir à un salut donné dans cette humble chapelle provisoire, qui retentit des sons de l'orgue et des voix perçantes et gutturales de plusieurs petits Arabes transformés en enfants de chœur.

Pendant la nuit, je suis assailli sous ma tente, dressé dans un champ d'oliviers, par une tourmente si violente, que je suis contraint de demander asile au presbytère latin. Des torrents de pluie accompagnés de rafales de vent continuelles tombent sans interruption. Le lendemain matin, 19 avril, M. l'abbé Chiariglione, c'est le nom de l'excellent curé, me force à demeurer sous son toit

hospitalier ; car, du haut de la montagne que couronne le village de Thayebeh, l'horizon paraît encore de tout côté chargé d'épais nuages, et bientôt la tempête recommence avec un redoublement de fureur ; des ondées effroyables et des bourrasques incessantes me retiennent toute la journée captif dans la chambre amie qui m'est prêtée.

Le 20 avril, la pluie cesse enfin, le vent ne souffle plus avec autant de force, et le ciel se rassérène peu à peu.

Après avoir examiné en détail les ruines de l'ancienne citadelle dont j'ai déjà parlé ailleurs, je pars, avec M. l'abbé Chiariglione et son maître d'école, pour aller explorer les environs de Thayebeh. »

(Victor Guérin, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, Samarie, Tome Premier, Paris, 1880 – Chapitre Cinquième, pp. 206-207)

Notre pays la Palestine

Biladuna Falastin, « Notre pays la Palestine », est le grand-œuvre du grand géographe palestinien Mustafa Murad Al-Dabagh. Œuvre d'une vie, œuvre-vie, œuvre-pays aussi, c'est le monumental « lieu de mémoire » de la Palestine engloutie en 1948. Notre ami Kassam Muaddi nous y introduit.

Biladuna Falastin –Notre pays la Palestine- est l'encyclopédie de référence pour la géographie de la Palestine. Le grand géographe palestinien Mustafa Murad Al-Dabagh, né en 1898, avait commencé à l'écrire en 1945 et avait fini le premier volume en 1948, quand la Nakba a eu lieu. Le jour où sa ville, Jaffa, fut attaquée par les troupes sionistes, comme des milliers d'habitants, il est monté dans un des canots qui partait chercher du refuge au Liban depuis le petit port historique de Jaffa, plein de gens désespérés sous les bombardements des mortiers de la Haganah, et devant ses soldats qui avançaient dans les rues et quartiers de la ville, "nettoyant" maison par maison. Ayant envoyé sa famille devant, et ayant laissé la plupart de ses affaires derrière lui, il ne portait sur lui qu'un petit sac avec le manuscrit de son ouvrage dedans. Dans la nuit révoltée de la Nakba, la mer était particulièrement agressive, comme si elle partageait la douleur et le deuil des gens. Les vagues ont commencé à perturber le petit canot, ce qui a poussé le navigateur à

ordonner de se débarrasser de tout surpoids en le lançant dans la mer. Mustafa s'est accroché à son petit sac, mais la main rude du navigateur et une vague qui est entrée dans le canot lui ont arraché son manuscrit et l'ont lancé dans les eaux de la Méditerranée. C'est ainsi que le travail de longues années a été perdu. Mais quelques années plus tard, dans l'exil, Mustafa Murad Al-Dabagh a recommencé sa recherche depuis son point du départ. En 1965, le premier volume de *Biladuna Falastin* a vu le jour, au même temps que tout le peuple palestinien vivait un réveil historique.

Biladuna Falastin est considérée comme l'œuvre de référence pour la géographie humaine et naturelle de la Palestine. Chaque ville et village de la Palestine historique a été compté et étudié, y compris les villages rasés en 1948. *Biladuna Falastin* est aussi une des sources principales dans l'enseignement de la géographie dans les cursus des écoles palestiniennes. Dans les recherches universitaires, *Biladuna Falastin* est aussi une référence de haut niveau, surtout dans les domaines de la géographie et de l'anthropologie. L'encyclopédie a été renouvelée plusieurs fois, et enrichie avec de nouvelles informations sur la géographie humaine du pays.

Taybeh dans "*Biladuna Falastin*"

Beit Al-Maqdes est la région de Jérusalem. En arabe "Le domaine sanctifié". Beit Al-Maqdes est le domaine qui appartient au statut de la Ville Sainte. C'est le centre de la Palestine et la zone la plus importante au niveau culturel et historique. C'est pour cela que Mustafa Murad Al-Dabagh lui a dédié un volume entier dans son encyclopédie. Il la décrit comme cela:

"Ce qui a été trouvé sur les domaines de Beit Al-Maqdes remonte à l'ère romaine, environ l'an 400. Cette région était une des provinces de la Palestina Prima et elle portait le nom de "Hierosolyma" où se trouvait "Aelia Capitolina", la ville sainte. Ses frontières vont depuis le village de Baqaat Al-Saouia, dans la région de Naplouse, jusqu'au village de Saair, dans la région d'Hébron. Et depuis Talaat Al-Dam, à l'Est de Jéricho, jusqu'au village de Kasla, dans l'Ouest (région de Ramla). Parmi ses villes et villages principaux, sont Bethleem, Halhoul (Alulos), Al-Bireh (Berea), Taybeh (Aphairema), Jifna (Gofna) Beit Our, et d'autres. »

Biladuna Falastin parle des premières écoles dans les villages de Beit Al-Maqdes. L'encyclopédie se base sur le recensement du Ministère de l'instruction publique de l'Empire ottoman. Selon ce recensement, les églises chrétiennes avaient plusieurs écoles dans les villages de Beit Al-Maqdes.

Dans la base de ces sources, l'encyclopédie mentionne que l'Église orthodoxe avait six écoles pour les garçons. Elles se trouvaient à Beit Jala, Ein Arik, Birzeit, Jifna, **Taybeh** et Aboud.

L'Église latine avait sept écoles pour les garçons. Elles se trouvaient à Beit Jala, Ein Arik, **Taybeh**, Jifna et Birzeit. Ainsi que deux écoles à Beit Sahour. Également quatre écoles pour les filles à Beit-Jala, Birzeit, Jifna et **Taybeh**.

Selon la classification de *Biladuna Falastin*, basée sur le recensement du Mandat anglais au 1er avril 1945, Taybeh est parmi les dix premiers villages dans la zone de Ramallah, en surface de terres agricoles :

1) Deir Dibwan: 73 332 dunums
2) Kufr Malik: 52 196 dunums
3) Deir Jarir: 33 3161 dunums
4) Ramoun: 30 430 dunums
5) Betunia: 23 366 dunums
6) Al-Bireh: 22 045 dunums
7) **Taybeh: 20 231 dunums**[1]
8) Silwad: 18 880 dunums
9) Tormus Aiya: 17 611 dunums
10) Mazraa Sharquieh: 16 331 dunums

Ainsi qu'en surface de zone urbaine :

1) Birzeit: 402 dunums
2) Deir Dibwan: 164 dunums
3) Saffa: 99 dunums
4) Mazraa Sharquieh: 91 dunums
5) Ein Yabrud: 88 dunums
6) **Taybeh: 80 dunums**[2]

[1] Soit 2000 hectares (1 hectare = 10 dunums)

[2] Soit 8 hectares (1 hectare = 10 dunums)

7) Beitunia: 77 dunums
8) Silwad: 72 dunums
9) Ramoun: 61 dunums
10) Mazarea Al Nobani: 59 dunums

Et aussi en nombre d'habitants :

1) Al-Bireh: 2920 habitants
2) Deir Dibwan: 2080 habitants
3) Silwad: 1910 habitants
4) Birzeit: 1560 habitants
5) Beitunia: 1490 habitants
6) Mazraa Sharquia: 1400 habitants
7) **Taybeh: 1330 habitants**
8) Sinjel: 1320 habitants
9) Mazaree Al-Nubani: 1090 habitants
10) Kufr Malek: 1000 habitants

Biladuna Falastin fait un parcours dans les zones de Beit Al-Maqdes, s'arrêtant dans chacun de ses villages. Dans la partie consacrée à la zone de Ramallah, *Biladuna Falastin* décrit Taybeh ainsi:

« À 12 kilomètres au Nord Est de Ramallah, à la moitié de cette même distance de Beitin. Sa zone urbaine compte 80 dunums. Le village voisin le plus proche est Deir Jarir.

Ses racines remontent aux Cananéens, qui l'ont construit et appelé « Ofra » qui veut dire « la gazelle ». À l'époque romaine elle était appelée « Aphairema », et au Moyen-âge, les Croisés l'ont appelé « Efraon ». Ils ont construit à Taybeh une forteresse. À Taybeh se trouve une église de l'ère byzantine qui est connue aujourd'hui sous le nom d'Al-Khader. Au niveau des antiquités, Taybeh contient aussi les restes d'une église, d'une forteresse croisée appelée Al-Bobariyeh, des mosaïques, des fondations de constructions, des tombeaux taillés dans la roche, ainsi que des pressoirs d'olives et des canalisations d'eau.

Taybeh a 20 231 dunums, dont 27 sont des chemins et vallées. 1315 donumes sont cultivés d'oliviers. Les terres voisines de Taybeh sont celles de Deir Jarir, Silwad, Ein Yabrud, Ramoun et la zone de Jericho.

En 1922 habitaient à Taybeh 961 personnes, distribuées ainsi: Musulmans : 63 hommes et 24 femmes. Chrétiens : 473 hommes et 565 femmes. Total : 536 hommes et 589 femmes habitant dans 362 maisons.

En 1945 les habitants de Taybeh ont été estimés à 1330 habitants, dont 1180 chrétiens et 150 musulmans. Dans le recensement de 1961 le nombre est monté jusqu'a 1677 habitants : Chrétiens: 1176. Musulmans: 501.

Taybeh a connu des écoles au sens moderne depuis 200 ans. En 1873 une école de l'église grecque orthodoxe a été fondée à Taybeh. En 1903 elle recevait 30 élèves. En 1858 deux écoles de l'église latine ont été fondées. Une pour les garçons et une pour les filles. Celle des garçons avait en 1903 25 élèves, et celle des filles avait, dans la même année, 15 élèves. En 1875 elle a connue une école des protestants, qui en 1903 recevait 35 élèves. En 1966-1967 Taybeh avait deux écoles: Une école latine, qui comprenait 167 garçons et 179 filles. Une école grecque orthodoxe, qui comprenait 39 garçons et 34 filles.

Au Nord de Taybeh se trouve Deir Jarir, à l'altitude de 907 mètres au-dessus du niveau de la mer. À l'ouest de Taybeh se trouvent les restes d'un ancien village, Khirbet Al-Mazaree, à 901 mètres au-dessus du niveau de la mer. Parmi ces restes, il y a des murs de maisons, un grand canal d'eau taillé dans le rocher, et une citerne dans le Sud-Est.

La signification du nom de Taybeh (le bon, féminin en arabe: la bonne), a été expliquée dans un passage précédent de cet ouvrage. Il ne reste qu'à mentionner d'autres villages qui portent ce nom dans le pays de Cham (la Grande Syrie). Il y a un Taybeh dans la zone de Daraa dans le département du Hauran, et un autre dans la zone de Qatna près de Damas, ainsi qu'un troisième dans la zone de Deir Al-Zur, tous en Syrie. Il y a d'autres villages qui s'appellent Taybeh avec une deuxième partie ajoutée au nom. Par exemple, Taybet Al-Ism (Celle du bon nom), Taybet Al-Imam (Celle du bon Imam), Taybet Al-Turki (Celle du bon Turc), Taybet Al-Dkeij (Taybeh du Dkeij – La région de Dkeij) dans la région de Hama, ainsi que Taybet Al-Ism dans la région d'Al-Bab dans le département d'Alep, et d'autres... »

Traduit par Kassam Muaddi

Souvenirs de Taybeh

La mémoire de la Palestine est constitutive du patriotisme. La patrie, ou le pays, se disent de deux façons : le singulier *balad* (qui a donné en français bled), désigne la patrie locale, le petit pays, c'est-a-dire la ville ou le village d'origine, tandis que le pluriel *bilad* désigne la patrie, le pays dans son ensemble. Ainsi la patrie palestinienne est la somme des petites patries qu'elle contient – merveilleuse vision qui lie unité et diversité. Cette mémoire de la patrie locale et nationale est au cœur du souvenir des Palestiniens, qu'ils soient sur place ou exilés. Pour preuve, voici des extraits de la conférence sur Taybeh, donnée par M. Sleiman Jeries Hanna, à la ligue des expatriés de Taybeh à Amman – Jordanie, en 1998.

Taybeh mentionnée dans la Bible

Dans le livre des Juges, chapitre 6, 11 : « Puis vint l'ange de l'Éternel, et il s'assit sous le térébinthe d'Ophra, qui appartenait à Joas, de la famille d'Abiézer. Gédéon, son fils, battait du froment au pressoir, pour le mettre à l'abri de Madian. »

Taybeh était aussi une des villes libérées par Saladin après la bataille de Hattin et avant la conquête de Jérusalem en 1187. Taybeh s'appelait alors Afra, comme le dit le livre datant de l'époque de cet événement, " Les deux jardins dans l'histoire des deux états ", par l'historien arabe Shahab Al-Din Abi Muhammad Abdel Rahman Ben Ismail, connu comme Abu Shama Al-Maqdesi. Dans son livre, page 89, publié par Dar Al-Jil, Beirut, on lit: "*Après Hattin, la libération a inclus Tibériade, Akre, Beit Jibrin, Bethlehem, Souba, Salaa et* ***Afra***." Près du cimetière de Taybeh, se trouve une grotte appelée la grotte de Mar Elias. La terre dans laquelle elle se trouve, dans le côté Est du village, porte le même nom, ce qui indique que Saint Elie (selon la tradition) a visité Taybeh, et séjourné dans la grotte.

L'église latine à Taybeh a été construite dans la seconde moitié du 19e siècle. Elle a été détruite pour être remplacée par l'église actuelle en 1968.

Parmi ses sites historiques se trouve la forteresse d'Al-Bobariyeh, qui servait comme point de surveillance stratégique pour les forces des Croisés. Elle a été construite au 12e siècle, contenant une tour, pour abriter les soldats et les chevaliers, ainsi que pour garder les provisions et les chevaux.

Comme le nom de Taybeh vient de Tayeb (« bon »), il y a beaucoup de villes et villages qui portent le même nom dans le pays de Cham (Syrie, Liban, Jordanie et Palestine). En Palestine il y a quatre Taybeh. Notre village, Taybeh, Taybeh dans la région de Muthalath en Galilée, qui est connu comme Taybeh de Bani Saab, près de Toulkarem, Taybeh dans la région de Jenin, et Taybeh dans la région de Bissan (nom israélien Bet Chan). Les sionistes ont détruit tous les villages de la région de Bissan, excepté Taybeh, qui a eu de la chance, et un autre village appelé Kufr Masr. Il y a aussi une Taybeh au Sud du Liban.

Les familles de Taybeh

Taybeh est composé de deux grands clans de familles. Les Dyuk, et les Kawaneh. Le nom de Kawaneh vient du nom d'un des pères de ce clan, qui s'appelait Kiwan. L'écrivain Mousa Aloush, dans son livre sur Birzeit a mentionné que le clan des Kawaneh à Taybeh prenait son nom du verbe Kawana, qui veut dire « former ». L'explication de cette hypothèse est le rassemblement de plusieurs familles dans une seule, formant le clan des Kaouaneh. Le nom des Dyuk (les coqs) vient du nom de leur grand père, Yaacoub Al-Dik (Jacob le Coq) qui est arrivé à Taybeh du village de Tel Safi.

Les familles du clan des Kaouaneh :

1. Les Dararjeh et les Awaoudeh : Tayee, Assi, Zayed, Kort, Shahin, Salah, Khilaifeh, Aadi, Maaddi, Younes, Salem, Barham.

2. Les Tababzeh : Awad, Bassir, Jasser, Khoury.

3. Les Aranki : Aranki, Rezeq.

4. Les Khilayel, Farhat et Joudeh :

a. Les Khilayel : Radi, Kiouan, Souf, Hatter, Doueiry.

b. Farhat : Laisoun, Thalji, Daadoush, Mesleh.

c. Joudeh : Joudeh, Neemeh, Maarouf.

5. Les Hanna : Hanna, Issa Al-Odeh.

6. Les Massis :

a. Les fils du Chab (le jeune) : Nassar, Mansour, Issa.

b. Les fils du Chayeb (le vieux) : Massis, Sleiman Al-Yaacoub, Aoulad Saleh.

7. Les Khouriyeh : Khoury, Khouriyeh.

8. Les Mashriqi.

9. Les Hileis :

a. Dar Mansour : Mansour, Dighbaj, Jaber, Dahbour.

b. Abu Francis, Abu Zghir.

c. Atallah, Musallam, Joudeh connus comme les Kharabesh.

d. Muqbel, Awad Allah, Abu Elias.

e. Zeineh.

Les familles du clan des Dyuk:

1. Les Salah : Nasser, Dahadal, Ghurfeh, Hajal.

2. Les Musallam : Khoury, Said, Yaghnam, Bqeily, Faraj connus comme les Hussun.

3. Les Sahlieh.

4. Les Manasra : GHourani, Abu Sahouriyeh.

5. Les Sarrahin : Khader, Mousa, Ghattas, Mezher, Zahran, Saba, Al-Abaed.

6. Les Radadeh : Barakat, Jaber, Makhlouf, Hamameh, Aaraj, Niouas, Tadrus, Amer, Abu Zibar, Safadi, Tahsin, Abu Salaim, Nazzal.

Traduit par Kassam Muaddi

(Source: www.palestineremembered.com)

Un nouveau lien et un prix en baisse pour l'huile de Taybeh :
http://www.oilsandwines.com/Huile-d-olive-de-Taybeh-Palestine-p-11-c-11_22.html

L'huile d'olive de Taybeh est issue d'oliviers pluri-centenaires, ce qui lui confère une palette aromatique très différente des autres huiles. On notera au nez des touches de fruits jaunes, de banane mûre, de confiture. En bouche, l'huile de Taybeh développe des arômes d'amande sèche, de figues, de fruits confits, de vanille. Cette huile nous plonge au cœur de la Palestine intemporelle, elle nous fait redécouvrir le travail de l'olivier, simplement. En salades ou en cuisson, cette huile saura s'adapter et révéler tous vos plats.

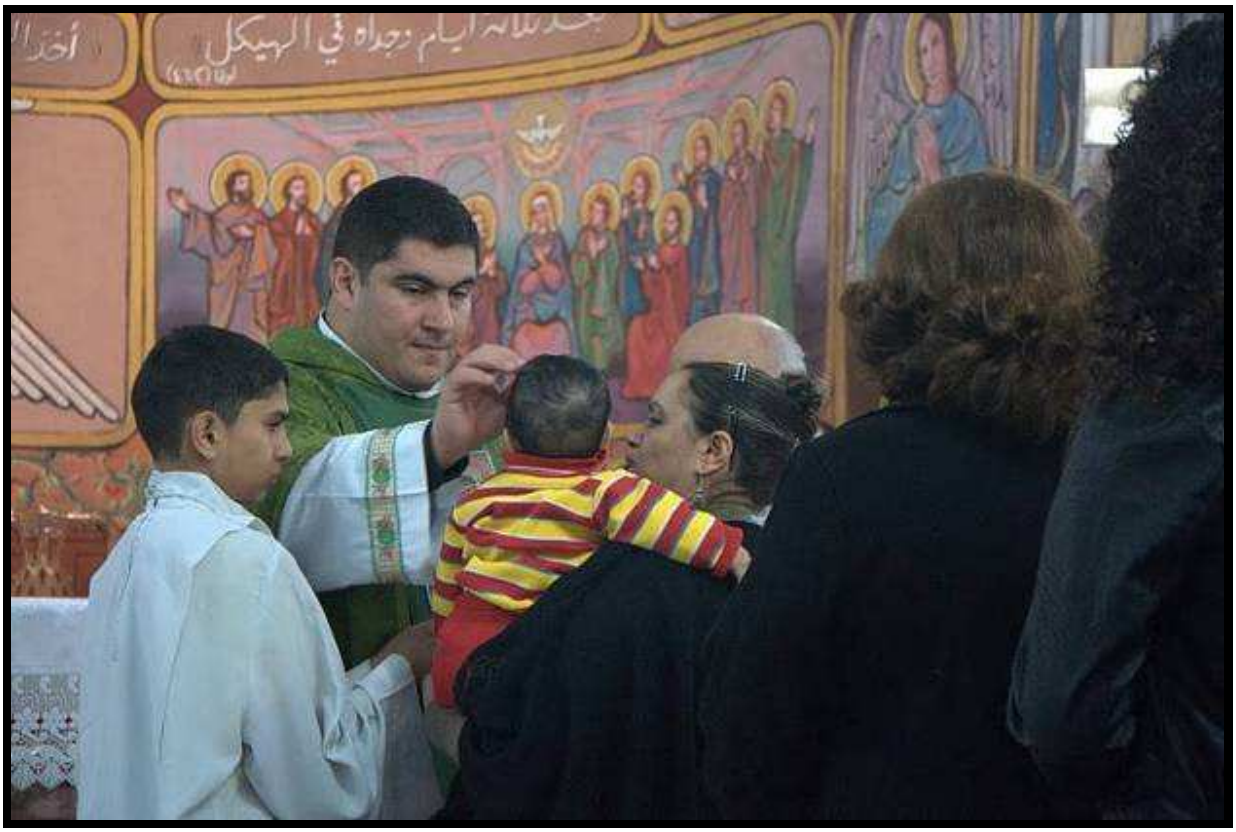
http://www.oilsandwines.com/

LAMPES DE LA PAIX

Une belle initiative due a nos amis de la paroisse de l'Immaculée-Conception de Boulogne : http://www.immacboulogne.free.fr/

Une aventure qui nous concerne tous. TAYBEH est un petit village de Palestine de 1300 habitants, à 30 Km de Jérusalem. En 2004 les villageois : catholiques latins, orthodoxes grecs et melchites ont décidé avec leur curé de créer les lampes de la PAIX, en utilisant leur huile d'olive. Leur projet : faire briller 100.000 lampes dans 100.000 églises du monde. Pour que la PAIX et L'AMOUR se propage ainsi dans le cœur des hommes unis au-delà de toute frontière, ou croyance, ou apparence. L'achat d'une lampe devient donc un MESSAGE de PAIX de notre part et un SIGNE DE SOLIDARITE envers la Terre Sainte. « Ta parole est une lampe pour mes pas, une lumière sur ma route » (Psaume 110:105) Si vous désirez vous associer à cette démarche de paix, que le groupe Solidarité a choisie pour ce temps de Carême, vous pouvez commander une ou plusieurs lampes à la Permanence Accueil, au secrétariat de la paroisse. Le prix de la lampe est de 23,50€ (20€ pour les artisans de Taybeh et 3,50 frais de port et douane) : http://www.immacboulogne.free.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=135:lampes-de-la-paix

LA PRESSE DE TAYBEH



GAZA CATHOLIQUE

En décembre-janvier, le grand journaliste Luc Richard, correspondant en Chine et auteur de plusieurs livres sur ce sujet, est venu passer les fêtes à Taybeh, et assister au baptême de sa filleule Élisabeth. Lors de ce premier séjour en Palestine, passionné par le pays, il a pu se rendre entre autres a Gaza pour y réaliser un entretien avec le nouveau curé de Gaza, Abouna Jorge Hernandez, paru dans *la Nef* de mai 2011.

« L'Église ne fait pas de politique. »

Entretien avec le père Jorge Hernandez, curé latin de Gaza

Le 5 janvier 2011, veille de l'Épiphanie, nous avons rencontré le père Jorge Hernandez à l'école de l'église de la Sainte Famille. Âgé de 34 ans, cet Argentin de l'Institut du Verbe Incarné, une congrégation argentine fondée en 1984, assume depuis 2 ans la lourde mission de succéder à Abouna Manuel Musallam, curé de Gaza de 1995 a 2009. Il nous reçoit dans son bureau de directeur d'école, à Gaza ville.

- Comment devient-on curé de Gaza ?

Nous sommes une communauté missionnaire : 1500 religieuses et prêtres partout dans le monde, en Amérique, en Europe, en Jordanie, en Égypte, en Irak, au Soudan, au Pakistan, en Russie, en Chine, à Jérusalem, à Bethléem... Cela fait partie de notre charisme. Cela fait deux ans que je suis à Gaza, avant j'étais au Caire deux ans pour étudier l'arabe.

J'ai pris la suite du père Manuel : c'est lui qui a créé l'école de la Sainte-Famille à Gaza. Il a tenu 15 ans à Gaza. Des années difficiles, presque quatre guerres ! La situation à Gaza est très dure : le manque de travail est un problème énorme. Ces deux dernières années, s'il n'y avait pas les tunnels avec l'Égypte, Gaza n'existerait plus. C'est grâce aux tunnels que l'on trouve presque tout ici. Ici, beaucoup n'ont pas de travail – conséquence de la guerre. Du coup, il n'y a pas la figure du père qui travaille. Les jeunes qui ont fait des études n'ont pas de travail, c'est terrible. Les conséquences de la guerre et de l'occupation, nous les verrons dans le futur.

Un autre exemple de difficulté : le danger de s'habituer à l'aide humanitaire, comme si c'était normal, et le fait de voir l'Europe ou les États-Unis comme unique espoir. Si on pose la question à un jeune, son seul espoir c'est d'émigrer.

- Quelle est la vie des chrétiens a Gaza ?

En tout, il y a 206 catholiques à Gaza. La majorité des chrétiens sont orthodoxes - près de 2000. Mais nous parlons toujours de 3000, afin d'augmenter notre poids Ici, il y a deux façons de voir les chrétiens : une façon religieuse, et comme des Palestiniens. L'occupation ne nous rend pas la vie facile. Je suis arrivé après la guerre, en janvier 2009. La situation était terrible. La communauté catholique avait peur. Deux catholiques sont morts : un à cause des bombardements, un garçon de 20 ans. Et une fille de 15 ans, Christine Alturuk, littéralement morte de peur. Mais la vie doit continuer.

Après la messe, l'habitude arabe c'est de prendre le café. L'église devient ainsi un lieu de rencontre sociale. Quand les jeunes sortent de l'école où vont-ils ? Il n'y a pas de cinéma à Gaza, pas de lieux de distraction. Alors ils vont à des activités que nous proposons. Nous avons beaucoup d'activités avec les gens et les enfants. Par exemple, l'oratoire : une idée pour réunir les familles de façon hebdomadaire. Il y a 115-120 jeunes qui y participent, et presque 150 enfants.

Une partie de notre apostolat c'est d'accueillir les personnes qui viennent nous voir. Nous avons une particularité : le traitement des conséquences de la guerre. Cela commence par le traitement psychologique, le soin des traumatismes psychologiques, les pulsions de vengeance, la violence... Ça marche très bien. Lorsque nous nous retrouvons c'est l'occasion de prière, de discussions

ouvertes, de jeux... Nous faisons aussi de l'assistance aux malades dans les hôpitaux. C'est la culture arabe : la visite est très importante.

- Quelles sont vos relations avec le Hamas et avec les musulmans ?

L'Église ne fait pas de politique. Ici, il faut avoir des relations sociales. Une partie de notre travail consiste à rendre visite à la police ou aux ministres du Hamas. Les relations diplomatiques sont très importantes avec les différents groupes. Il y a un respect mutuel qui permet de travailler.

Ce sont surtout nos écoles qui sont un facteur d'intégration. En tout, il y a cinq écoles chrétiennes : une protestante, une orthodoxe, trois catholiques. Parmi les écoles catholiques, celle des Sœurs du Rosaire, et celle du Patriarcat latin. Cette dernière compte environ mille élèves. 10% d'entre eux seulement sont chrétiens. C'est la meilleure école de Gaza. Nous avons les meilleurs résultats en terminale, toujours. 96,4% de réussite au baccalauréat l'année dernière. A Gaza, école privé rime avec école chrétienne. Parmi les élèves, nous avons des enfants de gens du Hamas, du Fatah...

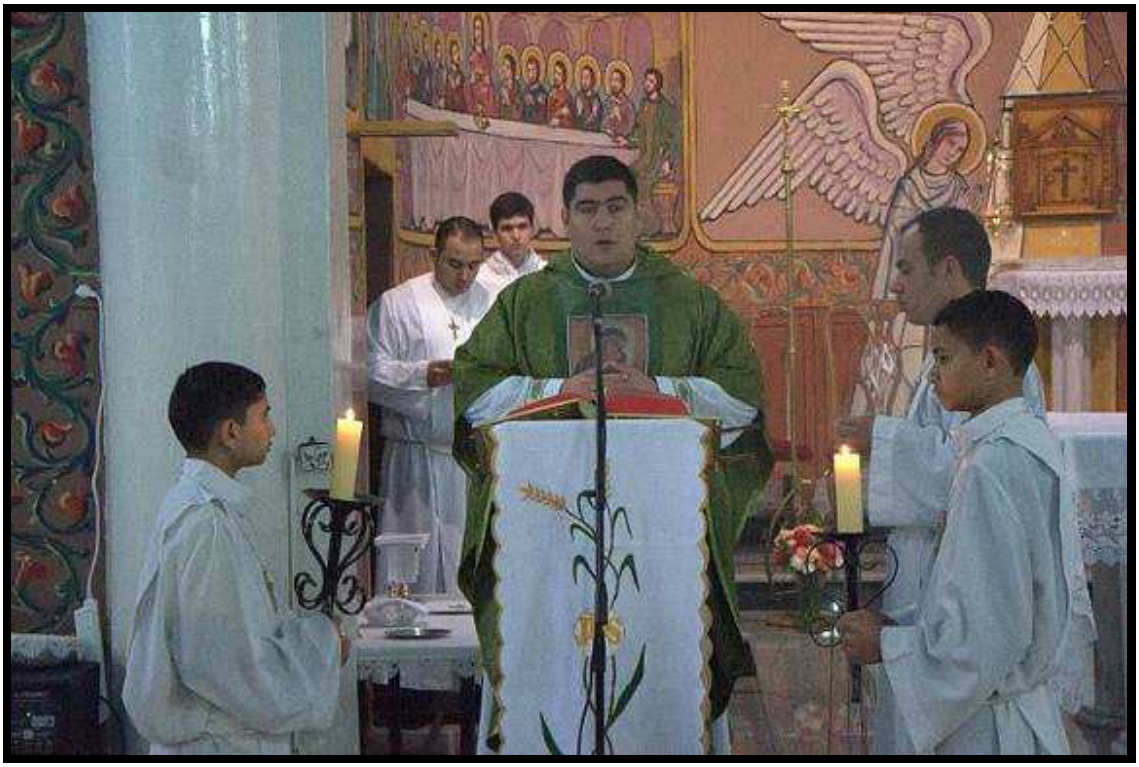
Trois choses à noter. D'abord, c'est une école mixte – ce qui ici fait scandale. Ensuite, il est interdit de parler de politique. Enfin, il y a la question de la religion. Le respect mutuel dans la religion est important. Nous cherchons à trouver des points communs à faire fructifier. Par exemple, l'aumône : nous la faisons ensemble, chrétiens et musulmans, car l'aumône se trouve chez les chrétiens et les musulmans.

De nombreux élèves de l'école sont donc musulmans, près de 90%. Nous leur donnons la permission d'aller à la mosquée faire la prière, c'est très important. Il y a un respect mutuel élémentaire, basique. Et les relations avec les autorités sont bonnes.

Nous remercions tout ceux qui prient pour nous et nous aident matériellement. Nous sommes toujours en prière pour les remercier. Nous sommes en train de créer un site Internet que l'on retrouvera sur celui du patriarcat de Jérusalem. Il faut savoir que l'aide arrive. Beaucoup de gens mangent, étudient, grâce à l'Église ! »

Propos recueillis par Luc Richard

(*La Nef* N.226 Mai 2011 : http://www.lanef.net/)



La paroisse de Gaza

Du 11 au 13 février dernier, une équipe du Patriarcat Latin de Jérusalem s'est rendue à Gaza, afin de rencontrer les catholiques qui y vivent, et de participer aux activités de la paroisse latine. Ce n'est pas tous les jours que les chrétiens de Gaza reçoivent des visites de l'extérieur. La petite communauté vit avec courage une situation difficile, confinée par le blocus israélien dans cet étroit territoire de 40km sur 10km et souvent isolée au cœur d'une société presque entièrement musulmane, dont le caractère islamiste a été accentué par l'accès au pouvoir du Hamas en 2006. Pour tous les Palestiniens de la Bande de Gaza, les coupures d'eau et d'électricité sont quotidiennes, le chômage, la pauvreté touchent de nombreuses familles, et la violence à la frontière est fréquente.

Sur les 1,6 millions d'habitants de Gaza, on compte près de 2500 chrétiens, et à peine plus de 200 latins, qui vivent leur foi dans l'unique paroisse catholique de la Bande, celle de la Sainte Famille. Une présence soutenue par différentes communautés religieuses, qui œuvrent non seulement pour la paroisse, mais aussi pour tous les habitants de Gaza, sans distinction de religion : les

missionnaires de la Charité de Mère Térésa, les Sœurs du Rosaire, les Petites Sœurs de Jésus et enfin les Sœurs de l'Institut du Verbe Incarné, famille religieuse à laquelle appartiennent également les prêtres catholiques de Gaza, tous deux Argentins : le curé, le père Jorge (appelé par tous Abouna George) et le père Elias. Les écoles sont l'un des points principaux, et aussi bien les deux établissements du Patriarcat Latin comme celui des Sœurs du Rosaire, qui accueillent en tout près de 1500 élèves, majoritairement musulmans du fait de la situation démographique, jouissent d'une très bonne réputation. Quant aux Missionnaires de la Charité et au Verbe Incarné, ils s'occupent d'enfants handicapés

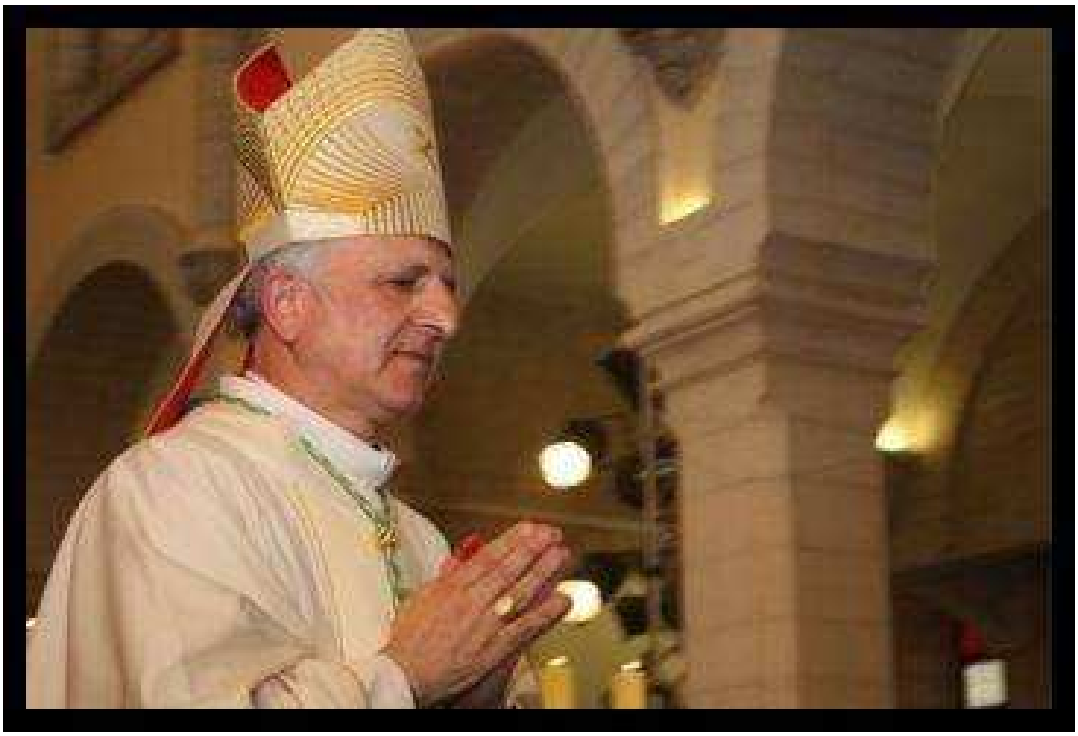
Comme le raconte le père Jorge, Noël a véritablement été un temps fort pour la communauté paroissiale : tous se sont beaucoup investis dans la préparation de la fête. Après la messe, une exposition et un spectacle avaient été organisés, suivis du dîner et d'un loto. Lors de la fête des enfants, près de 250 petits Gazaouis se sont réunis dans la paroisse : tous les enfants catholiques bien entendu, mais aussi de nombreux orthodoxes. En effet, les chrétiens des deux confessions, dont les paroisses sont géographiquement proches, au cœur de la ville de Gaza, se serrent volontiers les coudes. Quant aux jeunes, ils ont visité les personnes âgées et les malades au son des guitares et des chants. Au cours des dernières semaines, le père Jorge a entrepris de visiter les familles de la paroisse, accompagné de Sr Maria de Nazareth et de Sr Maria Del Resucitado, religieuses du Verbe Incarné. Ce sont de véritables moments de construction de la communauté : les familles se réunissent au complet pour offrir le plus bel accueil à l'Abouna en visite. A Gaza, la vie sociale des chrétiens est largement construite autour de la paroisse, aussi ces rencontres sont nécessaires pour établir un climat de confiance. « *L'Église n'est pas qu'un lieu de prière, mais aussi de rencontres, de vie sociale*, explique le père Jorge, *parfois, nous aidons les familles les plus en difficulté économiquement parlant, et après la messe, nous nous retrouvons tous sur le parvis pour discuter, prendre un café…c'est un vrai moment communautaire, qui nous encourage à aller de l'avant* ».

Un aspect important de la pastorale est la rencontre hebdomadaire avec les couples de la paroisse. Le samedi soir, nous avons participé à l'une de ces réunions, au cours de laquelle le père Jorge, s'appuyant sur un livre du père Miguel Fuentes, « *Homme et Femme, il les créa* », récemment traduit en arabe, est entré en dialogue avec maris et femmes, les encourageant à envisager leurs différences pour mieux se comprendre et s'aimer. « *C'est vraiment très beau de pouvoir se retrouver ainsi,*

affirme Hanna, marié à Diane et père de 4 enfants, cela fait maintenant un an que l'on se voit toutes les semaines, et c'est une grande aide pour nous ». Les jeunes sont aussi l'objet d'une attention particulière : trois oratoires sont en place, selon les âges. Récemment, leurs activités ont été en partie déplacées dans les maisons, afin de ne pas choquer les musulmans. Dans le contexte social actuel dans la région, certains ont parfois du mal à comprendre que l'on puisse se réjouir alors que les voisins arabes souffrent. En effet, les récents évènements qui ont secoué et secouent toujours le Moyen-Orient ne sont pas sans incidence à Gaza, voisine toute proche de l'Égypte. Tout d'abord d'un point de vue matériel, car les soulèvements égyptiens ont entraîné la fermeture de nombreux tunnels par lesquels Gaza s'alimente en partie. Mais aussi parce que le sort des autres nations arabes inspire la solidarité des Palestiniens de Gaza. Le vendredi 11 au soir, à l'annonce du départ du pouvoir du Président égyptien Hosni Moubarak, ils étaient des milliers à descendre dans les rues pour célébrer cette victoire du peuple. Plusieurs manifestations ont eu lieu en soutien aux protestataires, et la Bande de Gaza n'est pas à l'abri du vent de contestation qui souffle actuellement sur la région. Malgré l'incertitude, la précarité matérielle, les restrictions dans les libertés civiles et de mouvement, les chrétiens de Gaza sont un signe d'espérance. Leur présence, numériquement insignifiante, peut être le sel et la lumière en cette terre éprouvée par tant de souffrances.

(Source Marie Malzac - Patriarcat latin de Jérusalem : http://www.lpj.org/)

DES NOUVELLES DE JERUSALEM



Mgr William Shomali nous parle

Le 31 mars 2010, Benoît XVI a nommé le P. William Shomali évêque auxiliaire du Patriarche latin de Jérusalem. Mgr Shomali, né à Beit Sahour (Palestine) en 1950, a servi dans les paroisses de Jordanie, puis comme professeur, doyen d'études et recteur du séminaire de Beit Jala, enfin comme administrateur général. Il est docteur en liturgie de l'université pontificale Saint-Anselme (Rome), matière qu'il enseigne à Beit Jala. Version integrale d'un entretien paru dans *les Nouvelles de l'Ordre* n. 72 – Mars 2011 (http://ordredusaintsepulcre.org/).

Monseigneur, vous êtes évêque auxiliaire du Patriarcat Latin de Jérusalem depuis peu de temps, comment envisagez-vous cette nouvelle charge, en plus de celle de chancelier que vous occupiez déjà ?

Ma charge de chancelier a diminué puisque Sa Béatitude a nommé un vice-chancelier, un prêtre qui enseigne au séminaire de Beit-Jala la philosophie, le Père Marcello Gallardo,

d'origine argentine, de la communauté du Verbe Incarné, il est polyglotte, il m'aide beaucoup surtout pour tout ce qui touche les visites faites au Patriarcat Latin, et les rendez-vous, les audiences de Sa Béatitude. Et il accompagne aussi Sa Béatitude pour les visites pastorales, donc ça me donne plus de temps pour faire l'évêque auxiliaire. Ma charge est très engageante mais elle est très belle, je dois aider Sa Béatitude pour tout ce qui est pastoral, et même être son conseiller, être son bras droit et son remplaçant quand il est absent. Donc je dois visiter les paroisses, surtout a l'occasion des sacrements, je dois aussi m'occuper de quelques aspects pastoraux particuliers comme les jeunes prêtres du diocèse, le comite de la famille, j'assiste a toutes les réunions de l'assemblée des ordinaires de Terre Sainte, et toutes les réunions de la Conférence épiscopale des évêques des régions arabes (CELRA), j'assisterai aussi au synode sur le Moyen-Orient en octobre prochain. En plus de tout ça, je dois aussi être aux côtés de Sa Béatitude comme conseiller, aux côtés aussi d'autres prêtres et des autres évêques : nous formons une équipe et les problèmes majeurs nous les discutons ensemble, et je vois que quand il y a un travail d'équipe, il y a plus d'objectivité, et l'Esprit saint travaille mieux, dans une atmosphère collégiale, d'équipe. Je peux dire que Sa Béatitude est un homme qui sait travailler en équipe, et il nous pose des questions toute la journée, pour savoir ce que nous pensons. C'est vrai que la consultation n'oblige pas, mais le fait qu'il consulte souvent ça veut dire qu'il aime entendre un autre son de cloche, et je peux dire qu'il prend en considération ce que les autres lui disent. Je remercie le Seigneur pour cette nouvelle nomination qui me permet de servir mieux l'Église, surtout les prêtres, dans leur travail pastoral. Je dois faciliter leur travail, coordonner entre eux, et être a côté d'eux, dans tout ce qu'ils font dans les paroisses. Donc c'est un travail engageant, mais vraiment très beau.

Le Patriarcat Latin de Jérusalem est soutenu en partie par les dons de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, quels sont selon vous les chantiers principaux et les priorités à soutenir actuellement ?

Je peux dire que depuis la fondation du Patriarcat Latin, nous avons été soutenus par l'Ordre du Saint-Sépulcre, et sans l'Ordre du Saint-Sépulcre il n'y aurait pas eu, il n'y aurait pas et il n'y aura pas de Patriarcat Latin, certainement. Les deux sont nés ensemble

et sont destinés, prédestinés a travailler ensemble. Le Patriarche est le Grand Prieur de l'Ordre, donc l'Ordre est au service du Patriarcat Latin, et nous sommes reconnaissants de ce que l'Ordre a fait, fait et fera. Les chantiers principaux actuellement sont : l'église d'Aqaba (en Jordanie) ; Aqaba est une nouvelle paroisse, il y a au moins 150 familles catholiques, mais aussi il y a tous les touristes qui viennent a Aqaba et qui cherchent la messe, l'église. Il y a aussi des orthodoxes, des non-catholiques, et des ouvriers étrangers. Donc il faut qu'il y ait une présence d'un prêtre à Aqaba, a côté des Sœurs du Rosaire qui ont aussi une école très réussie dans cette même ville. En plus de l'église d'Aqaba, il y a aussi l'école de Rameh, en haute Galilée. Rameh est un village où druzes, chrétiens et musulmans vivent ensemble, pacifiquement je dirais, le maire est chrétien, parce que la majorité du village est chrétienne, et l'école est très appréciée par le village, et comme l'école est encore préparatoire, et non pas secondaire, la paroisse, le village, la municipalité insistent pour que l'école devienne secondaire. Et comme ca quelqu'un qui entre au jardin d'enfants continue jusqu'au baccalauréat. C'est un rêve qui va devenir réalité dans peu de temps. On attend seulement les permis pour commencer mais le projet avait été approuvé par le Grand Magistère à Rome. Il y a aussi la maison des religieuses à Reneh, qui n'a pas été restaurée depuis longtemps, et c'est un chantier qui sera ouvert dans quelques semaines. En Jordanie nous avons trois maisons de prêtres à restaurer, Na'our, Al-Wahadneh, et Misdar qui est a Amman. Et ici je voudrais insister vraiment qu'il y a un grand effort pour renouveler les maisons des prêtres, les presbytères, et les maisons des religieuses du Rosaire et les autres communautés qui travaillent avec le Patriarcat Latin, parce que c'est bien que les prêtres et les Sœurs habitent dans une atmosphère reposante après un travail pastoral fatiguant. Or ça demande beaucoup d'efforts, d'argent, pour réparer les dizaines de maisons religieuses qui appartiennent au Patriarcat Latin. c'est inévitable, c'est nécessaire de le faire et l'Ordre du Saint-Sépulcre s'engage chaque année à réparer quelques maisons. En plus des projets que l'Ordre dirige, il y a aussi l'aide humanitaire qui est très importante. Le Patriarcat Latin, depuis le début de la seconde intifada, continue à aider les plus pauvres dans le diocèse. Quand on dit les plus pauvres, pas seulement les catholiques mais nous aidons aussi les non-catholiques, les autres chrétiens, parce que certains sont sans travail. Le pourcentage de chômage en territoires palestiniens est encore de 22%. A Gaza c'est 42%. Et quand il y a 22% de

chômage et qu'il n'y a pas d'allocations pour ceux qui sont au chômage il faut trouver un moyen pour aider ces gens-là, soit pour payer les médicaments, soit pour payer l'hôpital, soit pour payer la scolarité, soit finalement pour manger et vivre. Quand on est sans travail on a besoin de tout absolument. Et le Patriarcat Latin continue à distribuer cette aide depuis l'an 2000 jusqu'à aujourd'hui et les diverses lieutenances ont été très sensibles envers ce besoin des plus pauvres en Terre Sainte. Il y a aussi des projets qui n'appartiennent pas à l'Ordre directement, mais qui sont faits avec la connaissance de l'Ordre. Actuellement nous avons 3 projets importants : l'université catholique de Madaba, qui entrera en fonction dans un an ; le projet de l'église du Baptême du Christ sur le Jourdain qui est un grand projet, avec une maison pour les religieux qui vont diriger le sanctuaire, les Pères du Verbe Incarné, une communauté argentine qui a beaucoup de religieux et de religieuses en Terre Sainte ; il y a aussi le projet d'habitation de Jérusalem, Beit-Safafa : il s'agit de 80 appartements au sud de Jérusalem, pas loin du check point de Bethléem, qui donnera un logement digne a 80 familles. Les travaux vont bon train et donne du travail a de nombreux ouvriers, une cinquantaine, et beaucoup d'ingénieurs, au moins dix, et nous espérons que dans 2 ans les familles y habiteront. C'est un projet très apprécié par les habitants de Jérusalem et même les musulmans de Jérusalem sont fiers que l'Église ait pu réaliser un projet d'une telle grandeur, 80 appartements c'est beaucoup, surtout qu'a Jérusalem le plus difficile est d'obtenir des permis de construire. On les a obtenus, on a obtenu des emprunts de la banque, un peu d'aide, et le Patriarcat Latin, se fiant beaucoup a la Providence, continue à diriger les travaux de ce projet d'habitation.

Comment l'OSS pourrait-il améliorer son soutien auprès du PL, comment pourrait-il rendre plus efficace cette aide qui est sa raison d'être ?

Je pense que l'Ordre fait de son mieux, vraiment. Nous sentons l'amour avec lequel les Chevaliers et les Dames viennent faire leur pèlerinage, pour connaitre mieux la situation, nous connaissons leur générosité, non seulement ils donnent de leur propre argent mais ils font aussi des efforts auprès des autres, des paroisses, des diocèses, des associations pour obtenir d'autres fonds pour la Terre Sainte. Donc je peux dire que déjà ils font beaucoup et nous admirons le fait que l'Ordre continue à nous donner beaucoup d'argent

malgré la crise financière qui souffle en Europe et aux États-Unis. Malgré cela, la générosité n'a pas diminué. Maintenant, on peut améliorer toujours, il y a toujours besoin d'améliorer, je pense que c'est nécessaire que l'Ordre continue à envoyer, a organiser des pèlerinages, parce que les pèlerins, au contact de la réalité de Terre Sainte, sont motivés puisqu'ils savent : la connaissance motive. Et comme ça il peuvent revenir comme témoins et dire ce que l'Ordre a fait. Donc les pèlerinages sont un élément essentiel et je sais que la lieutenance de France est attentive à organiser chaque année plusieurs pèlerinages. Certains pèlerins de l'Ordre arrivent ici pour la troisième, quatrième, cinquième fois : ça veut dire qu'ils aiment la Terre Sainte, ça fait partie de leur vie, et ils aiment vraiment revenir. Il y a beaucoup de besoins en Terre Sainte et nous essayons de distribuer les fonds sous divers aspects : il y a l'aspect éducatif, il y a l'aspect pastoral, il y a l'aspect social. Et tous sont importants parce qu'on ne peut pas construire des églises sans aider les gens ; on ne peut pas aider les gens sans les éduquer ; on ne peut pas les éduquer sans un travail pastoral organisé… Tous les aspects composent un seul tout, donc le Patriarcat essaie chaque année de distribuer les divers fonds selon les divers besoins du diocèse. Je n'ai pas manqué de parler de la réparation et restauration des maisons de prêtres et aussi des écoles parce que quand on fait une nouvelle construction, une école, tous les dix ans elle a besoin d'être réparée, en plus du travail annuel de maintenance. Or ça demande de l'argent. Les projets ne consistent pas seulement à construire mais il faut penser à la restauration. Or l'Ordre du Saint-Sépulcre est sensible a cela aussi et le Patriarcat continue à rappeler l'importance de ce aspect des projets.

Au-delà de l'aspect financier, des membres de l'Ordre du Saint-Sépulcre se demandent comment aider le Patriarcat Latin par un investissement plus personnel, en donnant de leur temps, de leur talent, en Terre Sainte ou dans leur pays…

Je dois dire que certains Chevaliers ont fait des projets seuls, avec la connaissance de leur lieutenance. Par exemple il y a un couple de Français de Poitiers, les Ferrier, qui ont fait un grand projet a Ramallah : c'est un projet de construction d'immeuble de 4 étages en location dont le revenu va soutenir les écoles, donc on aura 200 a 300 000 US$ chaque année de plus pour soutenir les projets du Patriarcat Latin. C'est un projet pris à cœur par un couple de Chevaliers français. Il y a aussi des lieutenances ou des commanderies

qui adoptent un séminariste : il y a au moins 5-6 séminaristes à Beit-Jala qui sont adoptés par des commanderies françaises. C'est très important parce que ces liens, ces relations personnelles entre les futurs prêtres et l'Ordre du Saint-Sépulcre aident beaucoup, pas seulement le côté matériel, mais aussi le côté affectif et amical. Le soutien envers ces futurs prêtres a beaucoup de valeur, il y a une correspondance, il y a une amitié qui nait, il y a des prières l'un pour l'autre, les bienfaiteurs viennent assister a l'ordination au diaconat, au sacerdoce, on se connait mieux, on connait mieux la réalité, donc c'est un lien très beau, que la lieutenance de France continue a faire avec un grand cœur, et nous la remercions pour cet effort. Je pense qu'il y a aussi beaucoup de choses à faire au point de vue du volontariat. Il y a beaucoup de maisons religieuses en Terre Sainte qui ont des projets sociaux comme la maison des anciens a Abou-Dis, la maison des anciens de Taybeh, il y a les hôpitaux, il y a les écoles catholiques qui ont besoin d'enseignants en français, et je sais que la Délégation Catholique de la Coopération et l'Ordre du Saint-Sépulcre, et d'autres associations, sont très sensibles a organiser la venue et la permanence de ces volontaires. Ce sont de jeunes garçons, de jeunes filles, parfois des séminaristes, qui sont vraiment motivés, qui ont une vie chrétienne exemplaire, et qui viennent vraiment pour aider les chrétiens de Terre Sainte, aider les Palestiniens et améliorer leur vie. Donc sur ce point je ne peux que faire l'éloge de tous ceux qui sont venus dans le passé, les coopérants et ceux qui les ont aidés à venir. Et l'Ordre a souvent assumé les frais de ces coopérants. Moi personnellement j'aurai un séminariste pour m'aider comme secrétaire personnel l'année prochaine, qui m'accompagnera dans mes voyages pastoraux, et je suis sur qu'il me donnera un grand coup de main, mais aussi qu'il sera content de découvrir la réalité de la Terre Sainte, parce qu'il va m'accompagner dans les visites et donc connaitre la vie des paroisses. Nous aurons toujours besoin de volontaires pour les divers offices du Patriarcat Latin, surtout pour la communication. Nous soufrons du manque de communication, pour informer mieux les lieutenances de ce qui se passe ici, donc on a vraiment besoin de jeunes gens qui peuvent faire un travail de communication, écrire des nouvelles dans le web site, dans le journal du Patriarcat Latin, et qui nous aident à faire une newsletter et décrire les divers projets. Donc on a besoin de beaucoup d'aide et nous cherchons, donc je lance un appel, s'il y a des volontaires qui veulent venir nous aider et qui ont une certaine prédisposition et une certaine expérience

dans la communication ou le journalisme, et qui resteraient au moins 2-3 ans pour aider efficacement, ensuite se relayer, passer son expérience au suivant, et comme ça on peut continuer. Comme l'information doit être polyglotte, en français, en anglais, en italien, on aura donc toujours besoin de volontaires de diverses langues européennes.

Avez-vous un message personnel à adresser aux Chevaliers et Dames de la lieutenance de France ?

Je sais qu'en France on est sensible a la qualité de la foi des Chevaliers et des Dames, parce que avant de mettre comme condition qu'ils donnent de l'argent a la Terre Sainte, on donne comme condition qu'ils soient des hommes et des femmes de foi, très pratiquants, qu'ils aient un niveau spirituel assez haut, et je suis vraiment fier de ce point de vue, parce que c'est la foi qui les fait aider la Terre Sainte. Donc la foi est un élément essentiel dans les qualités requises pour un Chevalier ou une Dame. S'il y a un appel à faire, c'est que les pèlerinages continuent, malgré les difficultés financières aujourd'hui, et que les pèlerins, les Chevaliers et les Dames, visitent les diverses paroisses, le séminaire, le Patriarcat Latin lui-même, c'est toujours ouvert. Un de nos travaux importants au Patriarcat Latin c'est d'accueillir : accueillir les groupes, de pèlerins, de Chevaliers et Dames, et de leur parler de la situation. Je sais qu'ils aiment venir, nous aimons qu'ils viennent, ce sont des contacts vraiment très importants. Donc j'insiste sur ce point : que les pèlerinages continuent, se renforcent, pour une meilleure connaissance réciproque entre l'Ordre et le Patriarcat Latin. et sachez que l'Ordre et le Patriarcat Latin sont au service des Lieux saints et de la petite communauté chrétienne qui est restée aux Lieux saints, donc nous avons une même finalité, et cette même finalité unifie notre identité et nos efforts ensemble. Merci à nouveau !

Propos recueillis par Falk van Gaver

Le 31 mars 2010, S.S. le Pape Benoît XVI a nommé le R.P. William Shomali, prêtre et chancelier du Patriarcat latin de Jérusalem, Évêque auxiliaire du Patriarche latin de Jérusalem, S.B. Fouad Twal. Le jeudi 27 mai 2010, à 17h, en la Basilique Sainte-Catherine de Bethléem, Mgr William Hanna Shomali, Évêque auxiliaire nommé de Jérusalem, a reçu la consécration épiscopale des mains de S.B. Fouad Twal, Patriarche latin de Jérusalem, consécrateur principal, et de LL.EE. Mgr Salim Sayegh, Vicaire patriarcal en Jordanie, et Giacinto-Boulos Marcuzzo, Vicaire patriarcal en Israël, co-consécrateurs.

Mgr William Shomali, né à Beit Sahour (Palestine) en 1950, a servi pendant 8 ans dans les paroisses de Jordanie, pendant 19 ans comme professeur, doyen d'études, puis recteur du Séminaire de Beit Jala, et pendant 7 ans comme Administrateur général. Il a par ailleurs animé pendant des années la Commission de liturgie et musique sacrée. Mgr Shomali est Docteur en liturgie de l'Université pontificale Saint-Anselme (Rome), matière qu'il continue d'enseigner au Séminaire de Beit Jala. Il est également licencié en littérature anglaise de l'Université jordanienne Yarmouk.

(Source : http://ordredusaintsepulcre.org/)

Abou-Dis : « L'accueil, c'est notre force ! »

Dans le même numéro des *Nouvelles de l'Ordre* (N. 72 – Mars 2011), est paru un entretien avec Mère Marie-Dominique, supérieure du Home Notre-Dame des Douleurs d'Abou-Dis depuis 2001, a Jérusalem (http://www.fnddjeru.org/). Version intégrale.

Bonjour ma Mère ! Combien y a-t-il de pensionnaires dans la maison ?

Actuellement il y a 54 personnes âgées qui sont originaires soit de Jérusalem soit des Territoires. Nous avons actuellement encore une quinzaine de personnes des Territoires. Depuis la construction du Mur la proportion s'est inversée du fait des difficultés de passage. Avant janvier 2004, date de la construction du Mur, nous avions beaucoup plus de Palestiniens des Territoires que de Jérusalem.

Le Mur est juste en face de l'entrée du home, qu'est-ce que cela pose comme difficultés au home ?

Par rapport aux personnes âgées, ca a changé beaucoup de choses, parce que a partir du moment où il y a eu ce mur, la vie s'est comme arrêtée pour elles. On avait un certain nombre de personnes qui pouvait se déplacer, qui allait faire leurs courses à Béthanie, qui avait des amis dehors, et du jour au lendemain ils ont été coupés. Par exemple il y avait une dame, qui est décédée aujourd'hui, qui avait encore sa maison a Abou-Dis, et tous les jours elle allait dans sa maison, elle pouvait marcher, donc elle allait chercher ses affaires, elle prenait un repas, puis elle revenait après, le soir. Avec le mur, évidemment, elle a été obligée de renoncer à aller chez elle. Ca a été vraiment très dur pour elle et pour d'autres. Ces personnes des Territoires n'ont en fait pas de laissez-passer, elles vivent ici dans l'illégalité.

Alors aujourd'hui il arrive qu'on accueille encore quelques personnes des Territoires, mais a condition que les familles habitent a Jérusalem. Sinon elles n'ont pas de visites. C'est déjà un déracinement pour elles, c'est un double déracinement sans visites !

On voit bien dans le film *Le jardin de Jad*, qui se passe pendant la construction du mur, la difficulté qu'ont les familles à venir visiter leurs parents qui augmente jusqu'à devenir impossible. Alors cette quinzaine de personnes des Territoires sont assez isolées de leurs familles maintenant ?

Elles sont assez isolées, ils se téléphonent, mais sinon ils ne se voient qu'aux moments des fêtes, a Noel, a Pâques, pour la Saint-Georges, pour des événements comme la venue du Pape… Et puis en plus ce sont des horaires tres limités, de 9 heures a 5 heures le soir ils doivent déjà avoir passé les check points, alors tout ca c'est quand même compliqué. Au niveau des hospitalisations aussi, s'il n'y a pas la famille a côté, c'est nous qui devons prendre tout en charge, aller visiter, dans les hôpitaux avec les personnes âgées il faut être vraiment tres présent auprès d'elles, parce que tout ce qui est soins de nursing ce n'est pas vraiment assuré, et nous on ne peut pas être a la fois a l'intérieur et a l'extérieur, donc ca c'est vraiment problématique pour ces personnes. Après, au niveau du fonctionnement de la maison c'est compliqué parce que la majeure partie de notre personnel habite de l'autre côté du mur. Ca veut dire qu'ils ont des laissez-passer qu'ils doivent

renouveler tous les 6 mois. Depuis 2 ou 3 ans ils donnent pour 6 mois, avant c'était 3 mois. Mais il arrive que ce soit moins, on ne sait pas pourquoi…

Ce sont des laissez-passer de travailleur d'Église ?

Oui, on présente les dossiers au ministère des affaires religieuses. Le problème c'est au moment du renouvellement, parce que quelquefois ils tardent, alors il arrive que les personnes soient bloquées et alors on manque de personnel. On a vraiment du mal à gérer, a assurer un bon fonctionnement a cause de ces problèmes, on est sans cesse désorganisées en fait. On a 19 employés et nous sommes 5 sœurs, et là depuis 3 mois on attend deux laissez-passer qui n'arrivent pas, car on voudrait engager deux autres veilleuses de nuit, mais le problème est que c'est tres difficile d'obtenir des laissez-passer quand l'employé change d'employeur.

Pourquoi la plupart des employés sont des Territoires ?

C'est du fait du quartier dans lequel nous sommes ou étions insérées, Béthanie et Abou-Dis…

Et une personne âgée des Territoires qui doit être en home, que fait-elle maintenant, elle va a Taybeh ?

En fait il y a soit Bethleem, soit Taybeh, soit Qubeibeh chez les Sœurs allemandes, c'est assez limité, par exemple a Bethleem ils n'accueillent pas les hommes non plus. On a moins d'hommes que de femmes, mais du fait qu'il y ait peu d'institutions qui accueillent les hommes, on se retrouve avec pas mal d'hommes ici : une vingtaine ici sur 54.

De quelle origine et de quelle religion sont la plupart de vos pensionnaires ?

La plupart sont Palestiniens et sont chrétiens, mais nous avons aussi 7 musulmans. C'est important d'avoir des pensionnaires musulmans, ici nous sommes dans un quartier musulman, mais finalement il n'y a pas beaucoup de demandes des familles musulmanes, alors c'est rare que l'on refuse. On ne veut pas prendre de personnes âgées trop jeunes, nous n'acceptons que les plus âgées ou les malades, pour ne pas avoir de difficultés. Nos pensionnaires actuels ont de 60 a 95 ans, il y en a qui sont jeunes, mais sur les 54 nous n'avons que 7 ou 8 personnes vraiment autonomes. Tous les autres sont dépendants. Ils ont besoin de soins, de nursing, d'aide au repas…

Ils arrivent déjà tres handicapés. Les personnes qui se suffisent restent chez elles. Et c'est vraiment quand les familles ne peuvent plus assurer le maintien a domicile qu'ils viennent ici.

Vous avez de bénévoles qui viennent vous aider ?

Oui, on en a, a peu près toute l'année, ce n'est pas très régulier en fait parce qu'on fonctionne par le bouche a oreille, par les bénévoles qui connaissent la maison, alors on a du mal à équilibrer, il y a des périodes pleines et des périodes creuses… Par exemple l'été on a toujours du monde en juillet puis un creux en aout. Automne et hiver on a plutôt des retraités, c'est beaucoup plus facile, il y en a qui reviennent régulièrement. On essaie de d'adapter, ca se passe assez bien dans l'ensemble. Les journées ne sont pas tres lourdes, et en fait ils font tout ce que le personnel ne fait pas, toute la partie animation. Bien sûr, ils aident aussi, par exemple aux repas, ceux ou celles qui sont soignants participent aussi aux soins nursing le matin, ils nous aident, pour les toilettes, les douches, et tout, sinon les autres nous aident pour les repas et pour l'animation. Par exemple Jean-Pierre et Rolande sont infirmiers, ils viennent pratiquement tous les ans 3 mois. On a aussi l'habitude d'accueillir chaque année des étudiants d'une école d'infirmiers de Belgique.

Comment vous arrivez à vous en sortir ?

Notre capacité est de 50, et nous avons 54 pensionnaires, mais en fait nous avons pas mal de lits, ce qui fait que quand on peut prendre un peu plus de pensionnaires on prend, ce qui nous permet de mieux fonctionner. Nous avons davantage de gens de Jérusalem, donc les personnes aujourd'hui paient davantage qu'autrefois. La pension coute entre 1500 et 2000 NIS par mois aux gens de Jérusalem. On s'adapte aux cas. Il y a 6 ou 7 personnes des Territoires dont la pension est gratuite, et on n'a pas fixe de prix pour les autres, c'est au cas par cas. En fait, la totalité des pensions perçues des personnes âgées couvrent un tout petit peu plus que les salaires du personnel. Ensuite, il faut chercher tout le reste ! Ce poste dépasse 60 000 NIS par mois, c'est un gros poste sur le budget. Le second poste important ce sont les charges : eau, électricité, et mazout, surtout l'hiver, et puis l'alimentation.

Quelles sont les difficultés rencontrées et puis les priorités, les projets ?

On a été gâtées au niveau du financement des travaux de restructuration, en fait on est en travaux depuis plus de 15 ans, presque non stop, parce qu'autrefois c'étaient des grands dortoirs, que l'on a transformées en chambres 2-3 lits, avec des sanitaires intégrées, on a donc refait les 3 services des personnes âgées, puis on a le quartier des bénévoles qui a été complètement refait, le quartier du personnel aussi, parce qu'on loge des employés aussi. Par exemple il y a une employée du quartier d'Abou-Dis, avant elle mettait dix minutes pour venir, maintenant il lui faut presque 2 heures. Ca nous arrange aussi d'avoir quelques employés qui sont là en permanence. Pratiquement toute la maison à l'intérieur a été refaite.

Le dernier projet qui sera financé en principe par les Chevaliers de la Hollande c'est la salle à manger, parce qu'on voudrait faire une petite extension : notre problème aujourd'hui c'est que l'on a de plus en plus de personnes handicapés et parmi elles il y a aussi des gens un peu confus, désorientés, donc c'est difficile de tout mélanger. Pour que les personnes autonomes puissent prendre un repas dans le calme, on fait une petite extension, donc on a ces travaux prévus, on ne sait pas encore quand, on attend le financement.

Après on doit refaire une terrasse près de la chapelle, c'est pris en charge par les Chevaliers de l'Allemagne. Un autre projet accepté par les Chevaliers de France, c'est de refaire toutes les allées. L'année dernière on a ouvert un couloir pour que ce soit accessible aux ambulances, aux services, et éventuellement comme sortie de secours, et on doit aménager tout ce chemin pour que ce soit également accessible a ceux qui voudraient sortir, aller a pied… Donc on va tout goudronner, tout refaire…

Qu'est-ce qui est le plus difficile dans ce travail ? Et qu'est-ce qui est aussi le plus satisfaisant, le plus touchant ?

Le plus difficile c'est par rapport a la gestion du personnel, a cause de ces problèmes de laissez-passer. On ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup d'absentéisme, il y en a certainement beaucoup moins qu'en France, les gens ont besoin de travailler donc ils font tout pour venir, même s'ils doivent se lever a 4 heures du matin ils font tout pour arriver a l'heure. Mais quand il n'ay a pas de laissez-passer, il n'y a pas de laisser passer, il n'y a pas le choix ! Autrefois, quand le mur

n'était pas terminé, ils arrivaient par un passage, une ouverture, en évitant les patrouilles israéliennes, mais maintenant ils ne peuvent plus le faire, et nous on ne peut pas accepter un employé qui n'a pas son laissez-passer, sinon on serait pénalisés et on ne veut pas prendre ce risque. Il y a des matins où il nous manque du personnel, c'est fatiguant, le planning est toujours a refaire, a improviser.

Ensuite il y a des difficultés par rapport a la prise ne charge médicale des personnes âgées, surtout celles des Territoires, quand la famille n'est pas là. Il y a aussi des familles négligentes, qui n'apportent pas les médicaments, alors on est toujours au téléphone, pour réclamer… Cela peut aussi être pour réclamer l'argent, car il y a parfois des retards, même s'ils sont de Jérusalem. La vie est difficile pour tout le monde, alors certains ont des difficultés à payer, il y a le chômage, etc., quelquefois l'argent de la pension permet a toute la famille dont le père est au chômage, de vivre, alors quelquefois l'argent est dépense avant et puis nous on n'a rien… C'est un combat aussi pour se faire payer, alors pour nous ce n'est pas tres drôle, nous sommes religieuses, on n'aime pas trop réclamer de l'argent aux familles, mais malheureusement on est obligées, d'abord parce que c'est une question de justice, ça on l'explique aux familles, on a des donateurs généreux comme les Chevaliers qui permettent au homme d'exister et de fonctionner, ce ne serait pas juste que ceux qui peuvent payer ne le fassent pas, ne participent pas a leur mesure. Alors bien sûr, quand on vient de l'extérieur, on voit de beaux bâtiment, une belle cour, tout ça, mais on ne sait pas que nous avons des difficultés pour les frais courants, ca ne va pas de soi. Autant pour les travaux quand même on arrive plus facilement à être aidées, on trouve facilement du répondant, mais c'est plus difficile pour les frais courants.

Comment y arrivez-vous pour les frais courants justement, qui sont les donateurs ?

Les donateurs restent les Chevaliers du Saint-Sépulcre de certains pays, par exemple l'Allemagne continue à donner chaque année. Mais on ne sait jamais combien, c'est ça la difficulté, on ne sait jamais ce que l'on va recevoir. On est toujours un petit peu dans l'inconnu et il faut sans cesse faire appel, envoyer des courriers, on présente des demandes, ca fait partie de notre travail.

Que pensez-vous de lancer le parrainage de personnes âgées ?

C'est une tres bonne idée ! Par exemple, nous avons une bénévole qui a pris en charge une de nos pensionnaires, c'est la plus ancienne de nos pensionnaires, Martha, elle est arrivée là quand elle avait 17 ans, elle n'avait pas de famille, et donc cette bénévole envoie de l'argent pour elle. Ce serait une tres bonne idée, notamment pour les personnes des Territoires qui n'ont vraiment personne. Par exemple nous avons une personne des Territoires qui mangeait dans les poubelles à Ramallah, qui n'a absolument personne. Enfin il y en a pas mal qui n'ont personne. C'est vrai, c'est une bonne idée, il faut inventer, mais dans la durée, il faut voir à long terme… Il faut dire qu'on est peu nombreuses dans la communauté, on doit être partout a la fois, on est a la fois dans les services, moi je suis directrice de la maison, il y a le personnel, il y a les bénévoles, il y a tout le courrier a assurer, il faut faire beaucoup de rapports aussi, par exemple on va être aidées par le consulat de Belgique, qui vont financer du matériel, tout ça c'est aussi un investissement en temps, en énergie, c'est toujours un peu la course…

Mais on a confiance, il y a la grâce, et puis c'est Jérusalem, c'est la Terre Sainte, on est portées quand même, on a beaucoup de chance d'être ici en fait.

D'autres besoins ?

S'il y a quelque chose aussi à faire, c'est par rapport au bénévolat, par rapport a la régularité et aussi a la motivation. La Terre Sainte attire du monde ! Mais cela fait partie aussi de notre mission d'accueillir ces bénévoles et de leur permettre de faire une expérience de service et de découvrir la Terre Sainte… Il y a les deux volets, qui sont importants, mais il ne faut pas que l'un emporte sur l'autre – priorité au service bien sûr ! On leur demande de s'investir à 100% quand ils sont a la maison. On a vraiment besoin d'eux, c'est un peu la vie qui entre dans la maison. Avant la construction du mur on n'avait pas tous ces bénévoles, le quartier était plus vivant, les pensionnaires avaient davantage de visites… C'est depuis le mur, et c'est vraiment important, même pour le quartier… On a les militaires aux portes, toute la population autour, il y a pas mal d'agressivité, de tension malgré tout, il y a toutes ces personnes qui ne sortent plus du home. Nous on a autant besoin de ces bénévoles que d'argent, finalement ! C'est une priorité d'avoir des bénévoles réguliers et motivés !

Et les joies de votre mission ?

C'est l'accompagnement de ces personnes en fin de vie nous stimule, permettre a ces personnes âgées qui ont souvent eu des vies difficiles de terminer dans une certaine sérénité, une certaine sécurité, un certain confort, des gens qui ont manqué de tout, qu'ils puissent ici enfin vivre sereinement, et aussi, ce sont des gens qui sont profondément religieux, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, on sent qu'ils sont vraiment reliés a Dieu, il y a cette dimension spirituelle qui est très importante et nous on doit les aider justement. Et ca avec notre personnel, dont la majorité est musulmane, c'est une richesse, on vit des choses étonnantes avec ces employés qui ont un sens de l'autre, du respect, de la personne, vraiment, ça c'est très beau, et il arrive même, au moment de la prière au repas du matin, que la Sœur ne soit pas là, alors l'employé musulman va commencer a faire le signe de la croix et demander a l'un des résidents chrétiens de dire la prière… Par exemple, une personne meurt, au moment de la toilette mortuaire, ils savent qu'il faut mettre en chapelet entre ses mains, etc. C'est très beau parce qu'on partage les mêmes valeurs humaines et spirituelles. On a de la chance d'avoir des employés qui sont là depuis longtemps, avec eux on forme vraiment une belle équipe et nous ne voulons pas les perdre, notre souci c'est ça aussi, on ne sait pas ce que va devenir Jérusalem-Est, avec ce Mur, est-ce qu'un jour ils vont le fermer complètement ? On a des programmes de formation du personnel qui sont organisés dans des maisons de retraite en France, et des formateurs qui viennent ici, c'est vraiment très stimulant pour notre personnel.

On est récompensé par le bien-être et la dignité des personnes âgées ici, qui sont contentes, propres, considérées, respectées…

On accueille aussi des groupes de pèlerins ici pour des rencontres et des visites, pour des messes, pour des repas, des diocèses, des Chevaliers du Saint-Sépulcre… Les pèlerins qui passent sont surpris de voir combien les personnes âgées sont heureuses ici, nous disant qu'en France et en Europe il n'y a pas cette joie. Les personnes âgées sont très contentes de ces visites. On puise notre énergie dans cette capacité d'accueillir : les pensionnaires, les visiteurs, les bénévoles… L'accueil, c'est notre force !

Propos recueillis par Falk van Gaver

L'AIR DU PAYS

La Palestine, tout simplement

« Je viens, j'ai grandi au sein d'une famille qui avait érigé la simplicité en règle de vie, une famille chrétienne de petits bourgeois patriotes établis dans une belle ville du littoral méditerranéen, à l'abri d'un cap montagneux couvert de pins parasols et de thym sauvage. » Né à l'ombre du mont Carmel en 1947, année fatidique du partage de la Palestine, Elias Sanbar est à l'âge de quinze mois, avec toute sa famille – dont tante Alice, une Juive allemande rescapée de la Shoah qui avait commis le crime d'épouser quelques mois auparavant l'homme qu'elle aimait, un Arabe chrétien, l'oncle Michel - chargé dans des camions par les troupes sionistes qui ont décidé de nettoyer Haïfa de ses habitants arabes, et débarqué de l'autre côté de la frontière, au Liban, où ils vivront

désormais, comme des centaines de milliers d'autres réfugiés palestiniens, un exil définitif. C'est la *Nakba*, la catastrophe, qui engloutit toute une patrie : près d'un million d'expulsés, plus de cinq cent villages rasés. Drame originel et personnel qui engendrera son engagement naturel dans la cause palestinienne. Sans haine et sans ressentiment.

Ici, au-delà de la politique et de la lutte, au sein du Fatah et de l'OLP, pour la reconnaissance des drames et des droits du peuple palestinien, c'est une véritable déclaration d'amour que livre Elias Sanbar a sa dulcinée, sa dame, la Palestine bien-aimée – si bien incarnée par sa fille et reine, la Vierge de Nazareth. Amour de cette Terre sainte et humble, simple et que l'histoire profane a tant compliquée. Amour de l'Histoire sainte aussi, mais vécue dans la douce luminosité de la familiarité – avec les lieux, avec les gens, et qui abolit les distances dans l'espace comme dans le temps : l'Évangile, ça s'est passé ici, c'était hier seulement. « Jésus est passé par ici », comme dit le poème contemporain d'Al-Bayati. Jésus, « le Fils des voisins », dit Sanbar avec humour, et son ami Darwish : « C'est un enfant du pays… » Mahmoud Darwish, le poète, le camarade – l'ami. Car ce dictionnaire, loin de la sécheresse habituelle, est aussi un chant d'amitié – cette amitié qu'Aristote voyait comme véritable fondement de la cité, de la *polis*, de toute politique digne de l'homme.

Au fil des pages, des souvenirs, des anecdotes, c'est cette Palestine lointaine et pourtant familière que peint par touches ce Français d'adoption, répondant a l'injonction du poète : « Porte ta terre natale où que tu sois… » Sans chauvinisme aucun, Elias Sanbar la porte a ce degré de personnalité qui atteint l'universalité – et chacun, mystérieusement, en lisant ces amicales confidences se sentira un peu Palestinien…

Cette évocation aimante de son pays perdu est admirable, admirable de constance, de dignité et de lucidité. Un patriotisme exemplaire, très humain, si chrétien. Justice et miséricorde – on se souvient que c'est dans sa patrie que l'un et l'autre furent d'abord liés, ainsi que l'amour du prochain comme des ennemis.

Falk van Gaver

Elias Sanbar, *Dictionnaire amoureux de la Palestine*, Plon, 2010, 481 p., 24,50 euros

(Article paru dans *la Terre Sainte* N. – Mars-Avril 2011 : http ://www.custodia.org/)

Les Églises contre la colonisation

L'action de solidarité et d'accompagnement est un message chrétien qui se reflète dans le travail du Conseil Œcuménique des Églises (COE ou WCC, World Council of Churches), une des organisations les plus présentes dans le contexte de l'occupation israélienne, et de ses effets sur la vie de centaines de milliers de Palestiniens. Un des éléments les plus problématiques dans la question de l'occupation israélienne est la construction, et l'expansion des colonies israéliennes sur la terre palestinienne confisquée ou annexée par Israël.

Les colonies israéliennes dans les territoires palestiniens sont un produit direct de l'occupation israélienne en 1967. Elles sont illégales selon la loi internationale. La quatrième convention de Genève, régulatrice des cas d'occupation militaire, interdit tout genre d'installation démographique de la part du pays occupant dans le territoire occupé.

C'est ainsi que le rapport du Conseil Œcuménique des Églises réalisé par son Programme d'Accompagnement Œcuménique en Palestine et Israël (EAPPI) décrit la colonisation

israélienne. « Une colonisation injuste » est le titre de ce rapport, qui illustre les effets des colonies, à travers des cas précis, et des histoires de vie de Palestiniens face à la menace colonisatrice israélienne.

Une question centrale

Dans ce rapport, on peut percevoir cette question centrale dans le conflit au Moyen-Orient, à travers les vies et les histoires de Mahmoud, Salem, Hamza, Eid, Salim et d'autres Palestiniens, qui ne sont que des exemples d'une réalité qui dévaste toute la Palestine. À travers leurs histoires le rapport offre une vision de la terreur sous laquelle l'agressivité des colons oblige des milliers de Palestiniens à vivre, l'injustice consacrée par le vol de la terre et des sources d'eau, la perte quotidienne des opportunités de développement et du futur pour des centaines de communes et de villages, et la persévérance typiquement palestinienne pour rester enracinés dans la terre, dans une confrontation largement déséquilibrée.

Le rapport commence par une présentation des colonies et colons israéliens, rappelant qu'il y a aujourd'hui 500 000 colons habitant en Cisjordanie, dont 300 000 contrôlent 42% du territoire sur lequel les Palestiniens espèrent construire leur État. 200 000 habitent dans 12 colonies annexées illégalement à la municipalité de Jérusalem.

Dans son introduction, le rapport rappelle la problématique de la colonisation dans l'histoire. La colonisation occidentale qui a signifié malheur et déshumanisation des peuples indigènes. En Amérique, la nature humaine même des peuples indigènes était une question de débat en Europe, jusqu'à ce que le pape Paul II ait déclaré que les Amérindiens étaient des êtres humains, et que toute atteinte contre leur liberté, vie et propriété était un péché. Néanmoins, l'oppression et l'exploitation des Indiens ont continué jusqu'à présent. Le rapport montre dans son introduction comment ce même raisonnement colonialiste a fait perdre des efforts historiques pour la coexistence des Juifs et des Arabes en Palestine dans une même société, comme ceux de Martin Buber et d'autres partisans d'un État binational, pour qui l'intention de l'immigration juive en Palestine n'était pas l'usurpation ni l'exclusion des Arabes palestiniens, mais le partage et le travail avec eux. Malheureusement, rappelle le rapport, la vision binationale de Buber n'a jamais été matérialisée, car le projet sioniste était bien plus fort, et l'Occident derrière lui

regardait le projet d'un État juif comme un rempart de civilisation de l'Europe face à la barbarie de l'Asie.

La spoliation de l'eau

Le rapport analyse plusieurs éléments de la colonisation israélienne, à travers des cas d'étude. La confiscation de la terre et des sources d'eau par exemple, comme à Um Al-Khair, une communauté bédouine dans les collines du Sud d'Hébron. Les Bédouins de la localité dépendent de l'eau de la pluie pour leurs besoins quotidiens et pour l'agriculture, leur principale ressource et moyen de subsistance. Ils vivent en face d'une colonie israélienne jouissant de l'eau suffisante pour arroser les jardins qui remplissent les espaces entre les maisons, parfaitement organisées en alignements, et pour remplir les piscines que certaines maisons possèdent. Les colons consomment en moyenne 300 litres d'eau par jour, quatre fois plus que les habitants d'Um Al-Khair qui font partie des 200 000 Palestiniens qui, dans des zones rurales, manquent de l'eau courante, et qui consomment environ 75 litres d'eau par jour, soit moins que les 100 litres recommandés par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). La communauté d'Um Al-Khair n'est connectée à aucun réseau d'eau potable. Elle est obligée d'acheter l'eau en réservoirs de l'entreprise d'eau israélienne « Mekorot » qui utilise souvent son contrôle pour interdire l'eau aux Palestiniens d'Um Al-Khair, souvent pour plusieurs jours.

Les démolitions de maisons

Comme cas d'étude sur les démolitions, le rapport présente l'exemple du village d'Al-Walaja, dans la campagne Ouest de Bethleem, et de son combat quotidien pour résister à l'expansion des colonies de Gilo et Har Homa, qui démolissent ses maisons et arrachent ses arbres et cultures. Un autre exemple donné est celui de la famille Nassar, qui a fait sa maison sous terre, dans la roche de la colline qu'ils ont baptisée « La colline humaine » pour éviter la démolition par l'armée israélienne qui leur a interdit de construire *sur* la colline. Sous terre, ils ont construit aussi une petite chapelle, étant les derniers chrétiens restés dans la zone. Le rapport passe aussi par Silwan, le quartier palestinien à l'Est de la Vieille Vile de Jérusalem. Israël a déjà décrété des dizaines d'ordres de démolition à Silwan, et continue à en décréter davantage, pour ouvrir de l'espace devant le projet de « La ville de David » basé sur l'hypothèse que c'est à Silwan que le roi

David a construit son palais. La judaïsation et l'annexion de Silwan sont un pas important dans l'annexion de Jérusalem-Est, créant une majorité juive, par la démolition et la déportation des Palestiniens, pour enfin interdire, par les réalités créées sur le terrain, que Jérusalem-Est ne devienne jamais la capitale d'un futur État palestinien.

La violence des colons

L'agressivité et la violence des colons sont présentées dans le rapport à travers plusieurs cas d'étude, dont celui de Burin, un village palestinien dans la zone de Naplouse, où les habitants vivent 24 heures par jour dans l'attente de la prochaine attaque des colons. Quand ils les voient descendre de la colline où leur colonie se trouve, par dizaines, armés de bâtons, de haches et de fusils, les femmes courent pour chercher refuge dans la maison, alors que les hommes sortent les mains nues, armés de quelques pierres, et surtout de leur nombre et de leur unité. Souvent les arbres, les cultures, les animaux et parfois les personnes sont les victimes de ces attaques qui ont lieu sous les yeux de l'armée israélienne. 27 cas d'étude sont ainsi présentés par des activistes du Programme d'Accompagnement, sous la forme de narrations personnelles des expériences vécues, ainsi que de rencontres avec des Palestiniens et plusieurs Israéliens également.

Dans sa conclusion, le rapport considère que les colonies israéliennes sont en contradiction directe avec la vision des deux États, et qu'elles enlèvent aux Palestiniens leurs droits les plus basiques, comme le droit à la propriété, le droit à la liberté de circulation, le droit à un niveau de vie digne, le droit à l'autodétermination et le droit à vivre libre des agressions et de la violence. Ensuite, il recommande que la loi internationale soit appliquée selon les résolutions de l'Organisations des France qui ont traité de l'illégalité des colonies et de l'occupation en général.

Kassam Muaddi

Étudiant en sciences politiques à l'université de Brizet, l'auteur est un jeune catholique palestinien du village de Taybeh.

Références du rapport : ***An Unjust Settlement. A Tale of Illegal Israeli Settlements in the West Bank.*** The Ecumenical Accompaniment Programme in Palestine and Israel, World Council of Churches Publications, 2010

Le Programme œcuménique d'accompagnement en Palestine et Israël (EAPPI) cherche à soutenir les efforts faits localement et au niveau international pour mettre fin à l'occupation israélienne et à trouver une solution au conflit israélo-palestinien par une paix juste, fondée sur le droit international et les résolutions des Nations Unies.

EAPPI a pour mission d'accompagner les Palestiniens et les Israéliens dans leurs actions non violentes et leurs efforts concertés en vue de mettre fin à l'occupation. Les participants au programme suivent et rapportent les violations des droits de la personne et du droit international humanitaire, soutiennent les actes de résistance non violente aux côtés des Palestiniens chrétiens et musulmans locaux et des militants pacifistes israéliens, offrent une protection par leur présence non violente, mènent une action de promotion au niveau politique et, de manière générale, manifestent leur solidarité aux Églises et à tous ceux qui luttent contre l'occupation.

http ://www.eappi.org/

Le Conseil Œcuménique des Églises (COE) est la plus vaste et la plus inclusive des nombreuses expressions organisées du mouvement œcuménique moderne, dont l'objectif est l'unité des chrétiens.

Le COE rassemble 349 Églises, dénominations et communautés d'Églises d'une bonne centaine de pays et territoires du monde entier, représentant plus de 560 millions de chrétiens et comprenant la plupart des Églises orthodoxes, un grand nombre d'Églises anglicanes, baptistes, luthériennes, méthodistes et réformées, ainsi que de nombreuses Églises unies et indépendantes.

http ://www.oikoumene.org/

(Article paru dans *la Terre Sainte* N. – Mars-Avril 2011 : http ://www.custodia.org/)

Israël, dernier rempart contre l'islam ?

Nucléaire iranien, terrorisme islamiste, Hamas à Gaza et Hezbollah au Liban... Devant la montée des périls islamiques, Israël serait-il le poste avancé de l'Occident ? C'est ce que défendent deux grandes voix juives : Bat Ye'or et Richard L. Rubenstein.

La création de l'État d'Israël en 1947-1948 sous l'égide des France a été activement soutenue par les deux grandes puissances de l'époque, les États-Unis et l'Union Soviétique, avec le soutien passif si ce n'est massif de l'essentiel de la communauté internationale, alors surtout occidentale. Un infléchissement s'est fait en 1956 lors de la crise de Suez, lorsque les États-Unis et l'URSS ont stoppé l'offensive conjointe franco-anglo-israélienne contre l'Égypte de Nasser, puis en 1967 lorsque la conquête israélienne de la Cisjordanie et de Gaza (territoires de la Palestine

mandataire respectivement sous contrôle jordanien et égyptien de 1948 à 1967, devenus depuis les « territoires palestiniens occupés ») a partiellement aliéné à l' « État hébreu » le soutien de certains pays – notamment la France du général de Gaulle.

Depuis, la lente et partielle reconnaissance de la question palestinienne (problème des réfugiés et nation palestinienne revendiquant un État) par la communauté internationale – notamment l'ONU et la Communauté Européenne – au travers de l'Organisation de Libération de la Palestine fondée en 1964, a été perçue par de nombreux Israéliens et leurs soutiens comme une érosion – voire une trahison – du soutien de l'Europe et de l'Amérique envers Israël.

Les événements récents ne font que renforcer cette interprétation de l'attitude générale de l'Occident : critiques européennes et condamnations internationales de la politique israélienne lors des crises de Gaza (blocus depuis 2007, guerre de 2008-2009, affaire des flottilles de 2010) ; crise des relations avec la Turquie, tête de pont de l'OTAN et seul allié d'Israël dans la région ; politique internationale de l'administration Obama depuis le discours d'Al-Azhar au Caire en 2009 jusqu'à l'actuelle crise égyptienne… Tout infléchissement du soutien européen et américain à l'État d'Israël est souvent présenté en Israël et dans une large partie des communautés juives dans le monde, non seulement comme une position anti-israélienne, mais comme un abandon ou une trahison – suspect d' « antisionisme » voire d'antisémitisme.

Trahison de l'Occident ?

Cette position est remarquablement illustrée par deux livres récents : l'un de la célèbre historienne d'origine juive égyptienne, Bat Ye'or, qui forgea le concept de « dhimmitude » d'après ses recherches sur le statut de soumission des minorités juives et chrétiennes après la conquête islamique ; l'autre par le philosophe juif américain Richard L. Rubenstein, qui inaugura après guerre le débat sur la signification théologique de la Shoah. Les deux s'attaquent aujourd'hui à la montée des périls qui menacent Israël – et selon eux son existence même – et entendent exposer la collusion croissante de l'Europe et de l'Amérique avec l'Islam.

Sorte de suite concentrée et actualisée de son *Eurabia, l'axe euro-arabe*, paru en 2006, *L'Europe et le spectre du califat* explore avec alacrité le travail fondamental de *lobbying* réalisé par l'Organisation de la Conférence Islamique et ses différentes branches, auprès des institutions européennes

notamment, par le biais de divers organismes voués au dialogue des civilisations : le Dialogue Euro-Arabe, la Fondation Anna Lindh, l'Alliance des Civilisations… A cet égard, les larges citations et analyses qu'elle fait de la *Déclaration du Caire des droits de l'homme en Islam* (1990), ou encore de la brochure de l'ISESCO – équivalent islamique de l'UNESCO – intitulée *Stratégie de l'Action Culturelle Islamique en Occident* (Sommet de l'OCI de Doha, 2000), sont éclairantes si ce n'est effrayantes. L'Europe contemporaine apparaît ainsi, cas peut-être unique d'autodestruction dans l'Histoire, comme la seule civilisation en train de renoncer à elle-même et à son identité sans subir d'invasion étrangère.

En revanche, le ton devient franchement polémique, voire pamphlétaire, dès qu'il s'agit de ce qu'elle appelle le « palestinisme » - un démarquage de « sionisme » ?-, avec une propension à la virulence verbale, aux amalgames, aux erreurs énormes et aux inexactitudes trop flagrantes pour ne pas être volontaires, qui met le lecteur mal à l'aise et grève lourdement la qualité du livre – notamment lorsqu'elle décrit des institutions européennes peuplées d'anciens nazis orchestrant la « fièvre antisémite » et la « diffamation raciste de l'État d'Israël », ou encore lorsqu'elle accuse les chrétiens palestiniens et les « Églises arabisées » d'être les agents de l'OCI en vue de la destruction d'Israël et de « la conquête de l'Europe.par la Palestine ». Ces exagérations forcent la démonstration jusqu'à la caricature.

La forteresse Israël ?

Rubenstein, lui, sans caricature, s'efforce dans *Jihad et génocide nucléaire* d'évaluer – et de démontrer – le potentiel génocidaire de l'Islam, à travers quatre sujets principaux et successifs : les groupes terroristes islamistes contemporains (principalement Al-Qaïda et ses leaders) ; le génocide arménien ; les liens entre nazis et musulmans autour du Grand Mufti de Jérusalem Amin al-Husseini ; enfin le nucléaire iranien et les menaces contre Israël. Si la généalogie génocidaire qu'il déroule est un peu alambiquée, il a le mérite de prendre au sérieux et au mot les discours des dirigeants islamiques et islamistes mondiaux et de largement les citer. Mais, s'il ne sombre jamais dans les excès de Bat Ye'or, le livre de Rubenstein pèche aussi parfois par paranoïa, lorsqu'il croit déceler dans l'actuelle administration américaine un courant au Secrétariat d'État qui ne verrait pas d'un mauvais œil la disparition d'Israël.

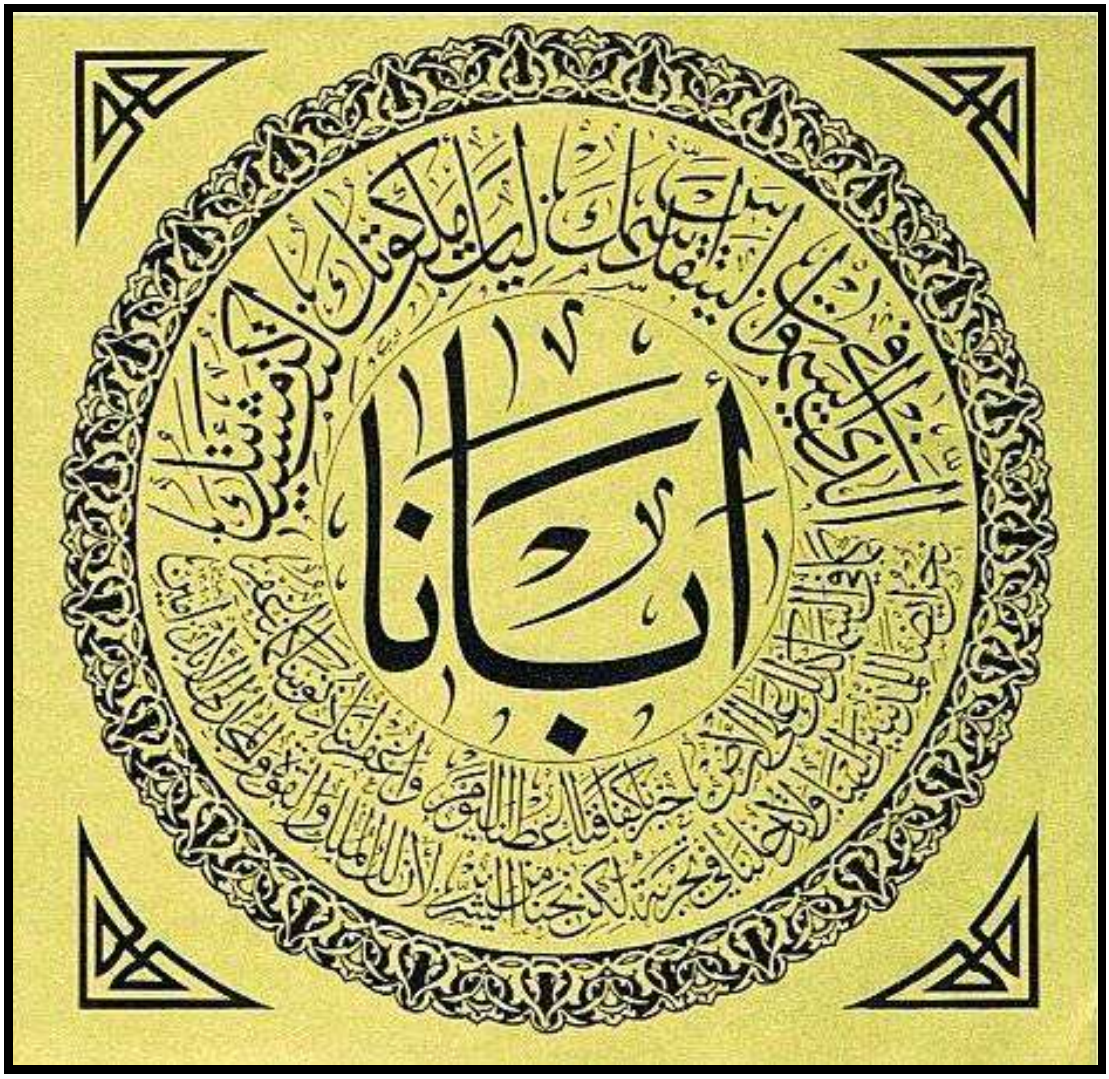
Nous sommes bien d'accord avec Bat Ye'or et Rubenstein sur la nécessité de ne pas s'aveugler sur les menaces que représentent l'extrémisme islamique et les pays qui le soutiennent. En revanche, là où nous ne les suivrons guère, c'est sur la surenchère instrumentale de ces périls en vue d'un soutien inconditionnel de l'Occident à l'État d'Israël et à sa politique qui, depuis plus d'un demi-siècle, sont une des causes principales de l'instabilité du Proche-Orient. Nous croyons, au contraire de ces auteurs qui occultent le problème palestinien, voire le nient avec virulence comme Bat Ye'or, que seul un règlement juste de la question palestinienne apportera aux Israéliens ce dont la plupart rêvent – la paix et la sécurité dans l'intégration pacifique de leur pays au Moyen-Orient. Tant que cette question restera ouverte, tant que justice ne sera pas rendue aux Palestiniens, comme l'a montré l'évolution de la région lors des dernières décennies, Israël aura à faire face à la montée des menaces islamistes et terroristes.

Falk van Gaver

Bat Ye'or, *L'Europe et le spectre du califat*, Les Provinciales, 2010, 216 p., 18 euros

Richard L. Rubenstein, *Jihad et génocide nucléaire*, Les Provinciales, 2010, 318 p., 26 euros

(Source : *La Nef* N. 224 – Mars 2011 : http ://www.lanef.net/)



Poèmes de carême et d'après

Florentin Benoit d'Entrevaux est jeune ermite en son Ardèche ancestrale. Depuis douze ans, il publie avec ses amis Gaëtan de Magneval et Gaël de Bouteiller la précieuse revue catholique *Poésie Directe* – précieuse parce que nécessaire en son essentielle simplicité. Dix-huit numéros et trois recueils à ce jour qui ont accueilli le meilleur de la jeune poésie chrétienne de langue française. Sur des thèmes comme le silence, la faiblesse, la joie, les larmes, la confiance, ces chants libres traduisent une mystique toute franciscaine, empreinte de douceur et d'émerveillement.

Dépouillée de tout,

la confiance est libre.

Pauvre,

la confiance règne.

Une approche qui rappelle, outre le pauvre d'Assise, une autre hirondelle du chemin, saint Benoît Labre :

Prends pour la route

des sandales, un bâton

sur ta joue droite

des larmes douces

de louange

et de sang

Cette année, un double présent : un splendide numéro sur le Nom ; et la parution du second recueil de notre ascète poète : *Vers l'Autre*. Une centaine de poèmes-prières, simples comme des fleurs des champs, denses comme des icônes, chantent la joie simple de la communion.

Poésie Directe n. 18, « le Nom », 2011

Florentin Benoit d'Entrevaux, *Vers l'Autre. Poèmes 2005-2010*, Éditions de l'Inférieur, 2011, 99 p., 15 euros

Joie du désert

au long du carême

L'étoile de la providence

me mène sur la montagne

vers la joie nue

Et dans mon sac a dos

le vivant, le Très-Haut

le Pain du salut

Joie du désert

sur le Bergwise

Je suis comme nu

en ta présence

dans le feu de ta parole

nu

comme la petite flamme

de la bougie

Dans mon carême

j'ai mon Carmel

un mont Thabor

un Bethléem

et dans mon sac

ton Corps

Comment te rendrai-je

ce bien inouï ?

Je donnerai mon baiser

au trône de ta Beauté

Je donnerai à mon désert

à mon poème et à ma vie

le nom d'une sainte montagne

(Florentin Benoit d'Entrevaux, « Mon Carmel », *Vers l'Autre*, 2011)

Nos noms sont des arbres modelés

dans le vent

et nous vivons

comme il nous sied de vivre

Nous défendrons les oiseaux

qui nous habillent

Et la cloche de la nuit

Nous défendrons une lune que nous désirons

au-dessus de notre cabane

Nous défendrons le miel de l'aube

et les lucioles du soir

Car l'horizon est l'horizon

Et le ciel est le ciel

Et nos noms sont sur la route

et point dans les villes

Et nous vivons

comme il nous sied de vivre

Et il y a trop de ciel

pour ne point l'envier

et nos noms se perdent

entre les pierres du chemin

et les nuages de midi

sous les lacs verts

et les fruits des arbres.

(Anne-Gersende Warluzel, « Nos noms », *Poésie Directe* n. 18, 2011)

(Source : http://falkvangaver.blog.free.fr/)

Pour en finir avec la mort de Dieu

Dieu est mort, nous serine l'époque depuis un ou deux siècles.

Sauf que nous, nous le savons depuis vingt siècles, qu'il est mort, Dieu.

Depuis vingt siècles, depuis deux mille ans, chaque vendredi saint, deux mille vendredis saints que nous célébrons la mort, non pas d'un dieu comme de vulgaires païens, mais de Dieu, avec un très grand D, du Dieu unique – fait homme.

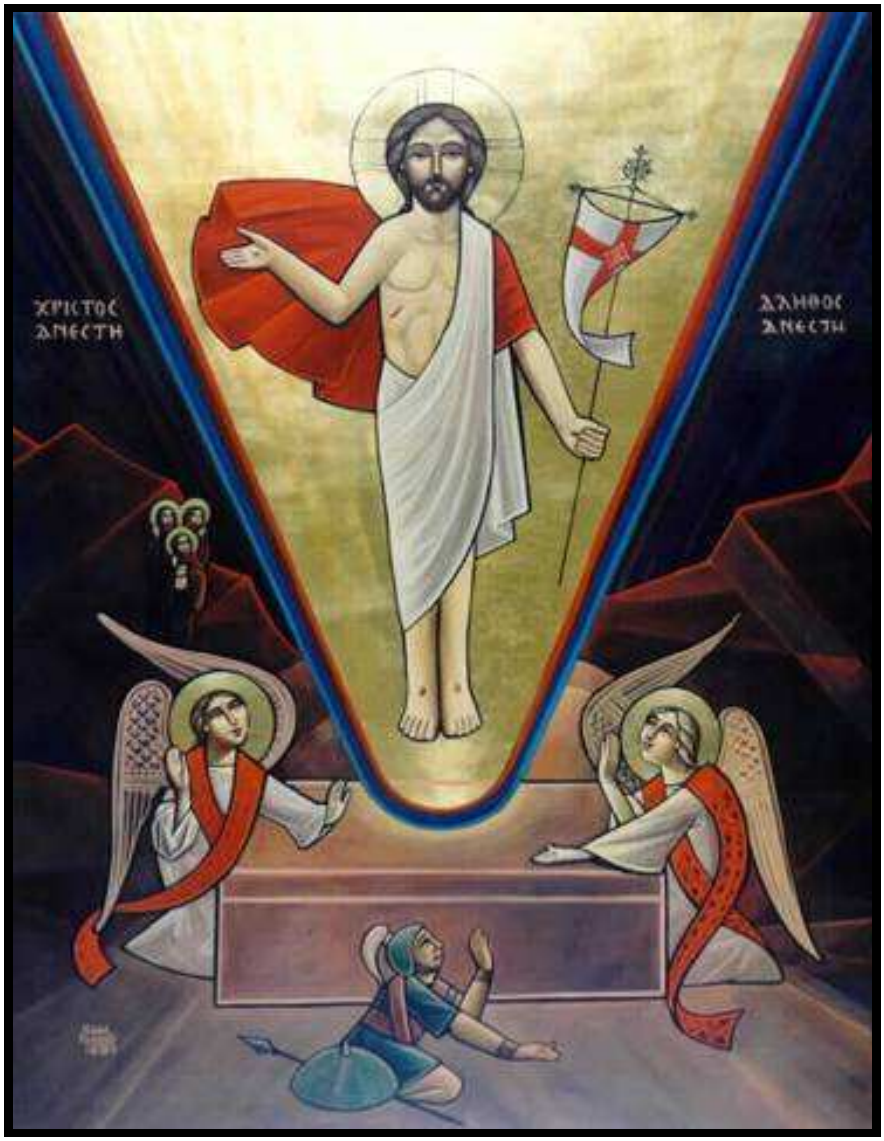
Saint sacrifice, drame sacré, divine tragédie, leçon de ténèbres – mise au tombeau de tous nos espoirs, humains, trop humains, pour parler encore comme l'autre.

Et chaque messe, chaque eucharistie, et chaque dimanche, chaque jour, et chaque simple crucifix nous le rappelle – à nous qui portons la croix du supplice, le gibet d'infamie, comme seule fierté et seule gloire.

Dieu est mort ? Et alors ?!

En vérité Il est ressuscité !

(Source : http://falkvangaver.blog.free.fr/)



Al Masih qam ! Haqan qam !

Les Nouvelles de Taybeh paraissent à la fin de chaque mois.

Direction : Abouna Raed Abusahlia

Rédaction : Falk van Gaver

Rendez-vous sur http://taybeh.info/